

# Les enquêtes de Maximime et Vincent

4 - le gars aux mains agiles...



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.  
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance  
avec des faits réels ou ayant existé n'est  
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,  
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte  
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de  
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale  
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixnio.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

novembre 2014  
avril 2015  
septembre 2019

## *Introduction*

*Nouvelles séries d'enquêtes pour Maximine Delaroche, le meilleur enquêteur, et son adjoint Vincent Dupertuis, tous deux en poste à la Berne fédérale.*

*S'ils ont tous deux le flair d'un chien, Vincent est meilleur dans des enquêtes de filatures. Il a un bon équipement de surveillance et d'écoute. Il vient d'avoir une enquête très délicate, et Maximine l'a laissé faire, cette fois, et il s'en est bien sorti, voire même très très bien.*

*À la police scientifique, il n'y a donc pas que des pincettes, des gants, des acides pour détroinper les malfaiteurs. L'électronique et l'informatique sont aussi là, et Vincent se fait mieux à ces technologies.*

*Pour lui, les scènes macabres et morbides lui sont un peu trop sujettes à des débordements.*

*Retour à Berne !*

## Chapitre 1 : la perle noire...

Un vol est toujours plus compliqué qu'il n'y paraît, surtout quand les preuves ont tendance à disparaître.

Pour cette nouvelle enquête, prenons la destination de Neuchâtel, à la rue de Beauregard, au numéro 9 pour être précis, et au 3ème étage à gauche, l'appartement du docteur Huguenin. Pour comprendre l'affaire, il faut replacer les événements dans le contexte.

Madame Rita Waldmeyer est l'épouse et veuve de Louis-Richard Waldmeyer, et son luxe éblouissait tout Neuchâtel. Ses parures de diamants et de perles lui valaient une réputation européenne. On disait d'elle qu'elle portait sur ses épaules les mines d'or de plusieurs compagnies. Les grands joailliers travaillaient pour la Waldmeyer comme on travaillait jadis pour les rois et les reines. Qui ne se souvient de la catastrophe où ces richesses ont été englouties ?

Et puis, de la merveilleuse collection, dispersée par le commissaire-priseur, il ne restait plus que la fameuse perle noire, c'est-à-dire une fortune, si elle avait voulu s'en défaire, mais elle ne le voulait jamais.

Elle préférait se restreindre, vivre dans un petit appartement, avec une dame de compagnie, que de vendre cet inestimable joyau. Il y avait à cela une raison qu'elle ne craignait pas d'avouer: la perle noire était soi-disant le cadeau d'un empereur. Autant dire que c'était un amant, et cela aurait été plus réaliste.

Presque ruinée, réduite à l'existence la plus médiocre, elle demeurait fidèle à sa compagne des beaux jours. Du matin jusqu'au soir, elle portait la perle à son cou. La nuit, elle la mettait dans un endroit connu d'elle seule. Tous ces faits rappelés par les journaux stimulaient la curiosité, et chose bizarre, mais compréhensible par ceux qui ont le mot de l'énigme, c'est précisément l'arrestation de l'assassin présumé qui a compliqué le mystère et prolongeait l'émotion...

Les preuves actuelles sont des taches de sang retrouvées sur la manche d'un gilet, et qui se trouvait entre le sommier et le matelas du lit de Hector; et un bouton recouvert de tissu du même gilet qui a été retrouvé sous le lit de Madame...

Pour ce qui est de la dame de compagnie, une femme au-dessus de tous soupçons avec 20 ans au service de Madame... Elle couche au bout du couloir, et elle affirme qu'à 8 heures, quand elle s'est levée, les portes de la chambre et de la cuisine étaient bien fermées à clé... et c'est là que tout se complique.

Ce n'est pas tout: à 7 heures du matin, Lemoine s'est rendu au kiosque de l'avenue Fornachon. Plusieurs personnes l'ont vu et reconnu. Il est probable qu'après le dîner, Lemoine se sera glissé dans l'armoire aux robes au lieu de regagner sa mansarde, et que, par la porte vitrée, il a vu où Madame cachait la perle noire.

L'enquête devait éclaircir ces points, mais elle n'a absolument rien éclairci. Il s'avère que Hector Lemoine était un récidiviste dangereux, un alcoolique et un débauché, qu'un coup de couteau ne l'effrayait pas.

Au fur et à mesure que Vincent l'étudiait, l'affaire semblait s'envelopper de ténèbres plus épaisses avec des contradictions inexplicables. D'abord, une demoiselle Sansonnens, cousine et unique héritière de la victime, a déclaré qu'un mois avant sa mort, la dame lui avait confié dans une de ses lettres, la façon dont elle cachait la perle noire.

Le lendemain, jour où elle recevait cette lettre, elle en constatait la disparition. Qui l'avait volée ? De son côté, le concierge de l'immeuble affirme avoir ouvert à un individu qui est monté chez le docteur Huguenin. Personne n'avait sonné chez lui. Alors, qui était cet individu ? Un complice ?

Vincent Dupertuis défendait l'hypothèse d'un complice. Le juge lui faisait alors remarquer qu'il voyait des complices un peu trop partout. Depuis l'étrange affaire du magot des évêchés, avec les nombreux rapports de Vincent, Maximine avait le dénommé Raoul Petit dans son collimateur. Il était facilement le suspect numéro 1, alors que l'on n'avait jamais réentendu parler de lui.

Le juge lui fait remarquer que le crime avait été commis à 23 heures 20, ainsi que l'attestent la montre et la qualité du sang de la victime, alors que la visite nocturne dénoncée par le concierge n'a eu lieu qu'à 3 heures.

Les antécédents déplorables de Hector Lemoine, récidiviste, ivrogne et débauché, influençaient donc le juge, bien qu'aucune nouvelle circonstance ne soit venue corroborer les indices.

...

Quelques semaines après, les débats commençaient. Ils étaient embarrassés, et le président les dirigeait sans ardeur. Dans ces conditions, l'avocat de Lemoine avait beau jeu. Il montrait les lacunes et les impossibilités de l'accusation. Aucune preuve matérielle n'existait.

Qui avait la clé ?, l'indispensable clé sans laquelle Lemoine, après son départ, n'aurait pu refermer à double tour la porte de l'appartement ?  
 Qui avait vu le couteau ? Où étaient-ils ?

L'avocat concluait en demandant de prouver si l'auteur du vol et du crime n'était pas le mystérieux personnage qui s'était introduit dans la maison à 3 heures du matin. La pendule marquait 11 heures, certes, et après, ne peut-on mettre les aiguilles d'une pendule à l'heure qui vous convient ?

Hector Lemoine était ainsi acquitté. Il sortait de prison un vendredi en fin de journée, amaigri et déprimé par quelques mois de cellule. L'enquête, la solitude, les délibérations du jury, les débats, tout cela l'avait empli d'une épouvante malade. La nuit, il faisait d'affreux cauchemars. Il tremblait de fièvre et de terreur.

Libre, c'est sous le nom de André Dufour qu'il loue une petite chambre sur les hauteurs du quartier de l'Évole. Il vit au hasard des besognes, bricolant de droite et de gauche, menant une vie lamentable ! Trois fois engagé par trois patrons différents, il est reconnu et renvoyé sur-le-champ. Souvent, il croit apercevoir des hommes qui le suivaient, des hommes de la police qui songeaient à le faire tomber dans un piège.

Un soir qu'il mangeait à la Pizzéria du quartier de la Poudrière, quelqu'un s'installait en face de lui. Vêtu d'un veston noir, l'homme mystérieux le regarde longuement. Il devait être un de ceux qui le suivaient depuis des semaines. Que lui voulait-il ?

Après un long moment, l'homme lui souhaite un bon appétit en citant son nom: Hector Lemoine...

Dufour est resté hébété quelques secondes avant de dire qu'il s'appelait André Dufour... et l'homme reprend en disant que "oui, mais pas pour la justice." Dufour insiste. L'homme sort de sa poche une carte de visite, et à sa vue, André ou Hector devient blanc.

L'homme lui dit qu'il aime dénicher des affaires en or comme la sienne. Hector comprend de quoi il s'agit, mais il feint de ne rien savoir. L'homme continue en disant qu'il doit y mettre du sien, sans quoi... mais vue sa situation, il ne peut rien lui refuser.

Une appréhension envahit Lemoine qui demande en quoi ça le concerne. L'homme lui dit être envoyé par Mademoiselle Sansonnens, l'héritière de Madame Waldmeyer... et elle l'a chargé de récupérer la perle noire, celle qu'il a volée. Hector ricane et dit que c'est bien joli, qu'il n'a rien volé, donc qu'il n'a pas de perle... si noire soit-elle.

L'homme insiste à dire qu'il possède cette perle. Hector lui dit que s'il l'avait, cela ferait de lui l'assassin. L'homme affirme alors qu'il est l'assassin. Lemoine s'efforce de rire... et dit que la Justice n'a pas été du même avis, qu'on l'a reconnu innocent.



L'inconnu lui saisit brusquement le bras pour lui dire que trois semaines avant, il a dérobé la clé qui ouvre la porte de service pour en faire une copie... chez Meyer, rue des Milles-Boilles... Hector réplique que ce n'est pas vrai... mais l'homme lui montre la clé. Après un silence, l'inconnu reprend en disant qu'il a tué Madame à l'aide d'un couteau acheté le jour même où il faisait copie de la clé. Hector nie encore, forcément... mais l'homme lui montre le couteau.

Hector Lemoine eut un geste de recul... et lui demande qui peut affirmer qu'ils lui appartiennent ? L'homme lui cite le serrurier d'abord, et ensuite, l'employé vers lequel il a acheté le couteau... et en face d'eux, ils sauront le reconnaître.

Lemoine était convulsé de peur. Ni le juge, ni le président, ni l'avocat général ne l'avaient serré d'aussi près, et n'avaient vu aussi clair. Cependant, il essayait encore l'indifférence...

L'homme lui sort alors une autre preuve... en repartant par le même chemin, et en se cachant dans l'armoire aux robes, pris d'effroi, il a dû s'appuyer contre le fond et laisser de belles empreintes... de sang. Hector nie ça de plus, car personne n'en a parlé. L'homme confirme, car personne n'a examiné l'intérieur de l'armoire... Hector Lemoine était blême.

Il regardait cet individu qui évoquait son crime comme s'il en avait été le témoin invisible. Il était vaincu, impuissant. Depuis des mois, il luttait contre tout le monde. Contre cet homme-là, il avait l'impression qu'il n'y avait rien à faire.

Hector hésite, mais il demande à cet homme, toujours en admettant qu'il ait ce qu'il souhaite, ce qu'il lui donne en échange. L'homme lui répond simplement : " Rien... ".

Hector s'insurge... rien pour quelque chose qui vaut des centaines de mille ?

L'homme prend un sourire... : " Vous avouez donc... alors, je vous laisse la vie... "

Hector frissonnait. L'inconnu ajoutait d'un ton presque doux... que cette perle n'a aucune valeur pour lui, qui lui est impossible de la vendre, alors, à quoi bon la garder ? Et quand bien même, s'il le faisait un jour ou l'autre, les recéleurs doivent annoncer tous les objets suspects, donc, il serait pris rapidement.

Hector serra sa tête de ses deux mains pour mieux réfléchir. Il se sentait perdu, et en même temps, une grande fatigue l'envahissait, un immense besoin de repos et d'abandon. Il murmure... demande pour quand il la lui faut. L'homme lui répond que ce soir, dans une heure, sinon, il poste la lettre de Mademoiselle Sansonnens qui le dénonce.

Hector se verse un verre de vin qu'il boit d'un trait. Il dit alors à l'homme : " Payez et allons-y ! "

La nuit était venue. Les deux hommes descendent la rue du Challesas, suivent la rue Beauregard en se dirigeant vers le cimetière. Ils marchaient silencieusement, Hector, très las et le dos voûté. Peu après l'entrée, Hector dit que c'est du côté du grand monument... et peu après, il dit d'une voix sourde que "c'était ici". Ses jambes vacillaient.

Il tombe sur un banc. C'était donc ici, juste devant eux, là, entre 2 pavés...

L'homme lui demande lesquels... et Hector ne saurait dire lesquels précisément... et l'homme s'énerve alors pour lui demander ce qu'il veut. Hector hésite, mais il veut un billet pour l'Amérique. L'homme est d'accord, et en prime, il lui donne encore 100.- pour les frais... et comme Hector hésite, l'homme lui propose même 200.-.

Là, Hector lui dit qu'entre le 12ème et le 13ème pavé, à droite de l'égout, se trouve la chose. L'inconnu regarde autour de lui. Des gens passaient, mais bah !, qui pouvait se douter ?

Il ouvre son canif et le plante entre le douzième et le treizième pavé pour les dissocier. Il creuse le sable mouillé, déscolle les pavés, les retire, gratte en dessous. C'est alors que la pointe de son canif heurte quelque chose. Avec ses doigts, il tâtonne... il aperçoit... la perle noire... Il la prend soigneusement.

Il revient ensuite vers Hector... Il lui donne les 200.-; quant au billet, il le lui enverra demain. Hector le remercie. L'homme s'en va rapidement.

*Le lendemain, le journal 24 Heures publiait un article qui a été reproduit par les journaux du monde entier...*

Depuis hier, la fameuse perle noire est entre les mains de Stéphane Dafflon qui l'a reprise du meurtrier de Madame Rita Waldmeyer. Avant peu, des messages à propos de ce précieux bijou seront envoyés à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Calcutta, à Buenos Aires et à New York. Stéphane Dafflon attend les propositions que voudront bien lui faire ses correspondants.

*À Berne, Vincent n'en a pas cru ses yeux en lisant ces lignes... il appelle Maximine...*

*V: Maximine ! ... Maximine !*

*...*

*M: Eh bien ?*

*V: Regarde ça !*

*...*

*M: Merde, alors !*

*V: Stéphane Dafflon... la perle noire !*

*M: Qui est-ce ?*

*...*

*V: Je vais enquêter... mais attends voir... il est écrit qu'il a repris la perle, mais au meurtrier de Rita...*

*M: Ah oui... et ça change quoi ?*

*...*

*V: Maximine... Hector Lemoine est donc bel et bien le meurtrier !*

*M: Hum... crois-tu ?*

*V: Oui !, enfin... je suppose...*

*M: Bravo, Vincent !, tu supposes...*

*V: Il n'y a pas d'autre suspect !*

*...*

M: Bon, peu importe, l'affaire est classée...

V: Mouais...

...

V: Et ce Stéphane Dafflon ?

M: Ne voulais-tu pas enquêter ?

V: Oui, je m'y attèle tout de suite !

...

Mais kidon caisse ?

...

Euh... mais qui donc est ce Stéphane Dafflon ?

Voilà un joli travail pour Vincent !

## Chapitre 2 : le coffre des Lambert

À 3 heures du matin, il y avait encore 6 voitures devant l'hôtel des Arts que compose l'unique côté de l'avenue du 1er Mars. La porte de cet hôtel s'ouvre.

Un groupe d'invités, hommes et dames sortent.

Quatre voitures filent de droite et de gauche et il ne restait sur la rue que deux messieurs qui se quittaient au coin de la rue Jacques-Louis-Pourtalès, où demeurait l'un d'eux. L'autre allait rentrer à pied jusqu'à la place de la gare.

Il traverse donc l'avenue du 1er Mars puis le faubourg du Lac, et il continue son chemin sur le trottoir opposé au parc du Casino. Par cette belle nuit d'hiver, pure et froide, il avait plaisir à marcher. Il respire bien.

Le bruit de ses pas résonnait allègrement, mais au bout de quelques minutes, arrivé au faubourg de l'hôpital, il avait comme l'impression désagréable qu'on le suivait.

Il s'est retourné, et il aperçoit l'ombre d'un homme qui se glissait entre les arbres. Il n'était pas peureux, cependant, il hâte le pas afin d'arriver le plus vite possible à la ruelle Vaucher, mais l'homme se met à courir.

Assez inquiet, il juge plus prudent de lui faire face avec son arme. Il n'en a pas eu le temps, l'homme le saisit violemment, et tout de suite, une lutte s'engage, où il sent aussitôt qu'il a le désavantage. Il appelle au secours, se débat, et il est renversé contre un muret, serré à la gorge, bâillonné d'un mouchoir que son adversaire lui enfongait dans la bouche.

Ses yeux se fermaient, ses oreilles bourdonnaient...  
 Il allait perdre connaissance, lorsque soudain l'étreinte se desserrait, et l'homme qui l'étouffait de son poids se relevait pour se défendre à son tour contre une attaque imprévue. Un coup de canne sur le poignet, un coup de botte sur la cheville... L'homme pousse deux grognements de douleur et il s'enfuit en boitant et en jurant. Sans daigner le poursuivre, le nouvel arrivant se penche...

...: Êtes-vous blessé ?

Il n'était pas blessé, mais fort étourdi et incapable de se tenir debout. Par bonheur, un habitant accourait du bâtiment proche attiré par les cris. Une voiture semblait nécessaire. Celle du voisin était juste là.

Le monsieur y prend place accompagné de son sauveur, et on les conduit à l'hôtel Alpes et Lac à la place de la gare. Il fallait malheureusement faire un gros détour, car la ruelle Vaucher ne permet pas le passage des automobiles à la rue de la gare.

Peu importe et tant mieux, ainsi, le monsieur a pu se remettre de ses émotions. À la gare, le chauffeur est reparti, laissant l'homme et le sauveur qui l'accompagne jusqu'à la porte de sa chambre. Devant la porte, il se confondait en remerciements...

...: Je vous dois la vie, Monsieur, veuillez croire que je ne l'oublierai pas. Je ne veux pas effrayer ma femme en ce moment, mais je tiens à ce qu'elle vous exprime elle-même, dès aujourd'hui, toute ma reconnaissance...

...

Il le prie de venir déjeuner et lui dit son nom:  
 Ludovic Lambert, en demandant à qui il avait l'honneur.  
 Le gars se présente: Stéphane Dafflon...

...

Stéphane Dafflon venait de se fiancer, et déjà, il repartait en chasse pour de nouvelles péripéties, car il ne pouvait pas rester tranquille à ne rien faire. Travailler dans une ferme n'était pas son truc, s'y reposer, certes en bonne compagnie, pourquoi pas, mais après quelques semaines, il ne tenait plus en place. Ses premières expériences étaient prometteuses, car il avait déjà appris bien des choses et il a eu quelques belles leçons. Il allait pouvoir passer une nouvelle étape dans sa maturité.

Il y a peu, il avait eu l'audace de réclamer une perle de valeur inestimable à son voleur. Faut quand même le faire ! Aussi, quel frisson de joie à son réveil quand il se rappelait de l'invitation de la nuit ! Enfin, il entreprenait une oeuvre digne de ses forces et de son talent !

Les millions des Lambert... Quelle proie magnifique pour un appétit comme le sien. Ah, ça, oui !

Il se met une veste spéciale râpée, pantalon élimé, chapeau de soie rougeâtre, manchettes effilochées, le tout fort propre, mais sentant un peu la misère. Comme cravate, un ruban noir épinglé d'un faux diamant. Ainsi, il grimpe le sentier du Donjon.

Au passage, sans s'arrêter, il frappe sa canne sur le battant d'une porte close. Il prend la rue de l'Écluse.  
 Un bus TPN passe. Il le rattrape et monte.



Il y prend place à côté de quelqu'un qu'il connaît, c'est le locataire du troisième étage du logement qu'il occupe à la rue de l'Évole. Au bout d'un instant, cet homme lui dit... " Eh bien ? "

Stéfane lui répond que c'est fait, qu'il y va de ce pas pour déjeuner. L'autre semble satisfait. Un silence, et l'autre lui fait remarquer qu'il ne renonce donc pas...

S: Non, mon cher Dominic !

D: Bon...

S: Eh !, si j'ai machiné la petite agression de cette nuit, si je me suis donné tant de peine, à 3 heures du matin dans ce froid de canard, de t'allonger un coup de canne sur le poignet et un coup de pied sur le tibia, risquant ainsi d'endormir mon unique ami, ce n'est pas pour renoncer maintenant au bénéfice d'un sauvetage si bien organisé...

D: Mais les bruits qui courent sur la fortune...

S: Laisse-les courir. Il y a trois mois que je poursuis l'affaire, trois mois que je me renseigne, que j'étudie, que je tends mes filets, trois mois que je vis dans l'ombre du mari et de la femme. Par conséquent, je sais à quoi m'en tenir. Que la fortune provienne du vieux Racine, comme ils le prétendent, ou d'une autre source, peu importe, elle existe, et puisqu'elle existe, j'en veux !

D: Cent-millions !?

S: Mettons-en dix, ou même cinq, peu importe !

Il y a de gros paquets de titres dans le coffre.

C'est bien le diable, si un jour ou l'autre, je ne mets pas la main sur la clé...

D: Eh bien, soit !

...

Le bus passait la rue des Bercles et l'avenue de la Gare pour s'arrêter sur la place de la gare. Stéphane dit à son ami que c'est tout pour le moment... qu'il l'avertira.

Cinq minutes après, Stéphane montait le somptueux escalier de l'hôtel Alpes et Lac...

Après, Ludovic Lambert le présentait à sa femme.

Germaine était une bonne petite dame, toute ronde, très bavarde. Elle a fait à Stéphane le meilleur accueil...

D'abord, on traitait le sauveur comme un ami de longue date. Au dessert, l'intimité était complète, et les confidences allaient bon train. Stéphane racontait sa vie, la vie de son père, un intègre magistrat, les tristesses de son enfance, les difficultés du présent.

Germaine, à son tour, dit sa jeunesse, son mariage, les bontés du vieux Racine, les cent millions dont elle avait hérité, les obstacles qui retardaient l'entrée en jouissance, les emprunts qu'elle avait dû contracter. Puis elle ajoute ses interminables dé mêlés avec les neveux Racine, les oppositions et les séquestres !, enfin tout, quoi... même que ses titres étaient là, à côté, dans le bureau de son mari, et que s'ils en détachent un seul coupon, ils perdent tout.

Ils sont là, dans leur coffre sans pouvoir y toucher.

Un léger frémissement secoua Stéphane à l'idée de ce voisinage. Des relations commencées sous de tels auspices ne pouvaient que former des nœuds plus étroits.

Délicatement interrogé, Stéphane avouait sa misère et sa détresse. De fait, le malheureux garçon était nommé secrétaire particulier des époux, avec un salaire de deux-cent francs par semaine.

Il viendrait chaque jour prendre les ordres de travail, et pour plus de commodité, il avait à sa disposition, un bureau où travailler, une chambre au deuxième étage qui se trouvait juste au-dessus du bureau de Ludovic.

Stéfane ne tardait pas à s'apercevoir que son poste de secrétaire ressemblait furieusement à une sinécure. En deux mois, il n'a eu que quatre insignifiantes lettres à écrire, et il n'a été appelé qu'une fois dans le bureau de son patron, ce qui ne lui a permis qu'une fois de contempler officiellement le coffre. En outre, il a noté que le titulaire de cette sinécure ne devait pas être jugé digne de figurer auprès du député Keller, ou du juge Groubel, car on a omis de le convier aux fameuses réceptions mondaines.

Il ne s'en plaignait pas, préférant de beaucoup garder sa modeste petite place à l'ombre, et il se tenait à l'écart, heureux et libre. D'ailleurs, il ne perdait pas son temps. Il rendait tout d'abord un certain nombre de visites clandestines au bureau de Ludovic, et il présentait ses devoirs au coffre, lequel n'en restait pas moins hermétiquement fermé.

C'était un énorme bloc de fonte et d'acier, à l'aspect rébarbatif, et contre lequel ne pouvaient prévaloir ni les limes, ni les vrilles, ni les pinces-monseigneur.

Stéfane n'était pas entêté. Il se disait que :

" où la force échoue, la ruse réussit " .

L'essentiel est d'avoir un oeil et une oreille dans la place. Il a donc pris les mesures nécessaires, et après de minutieux et pénibles sondages à travers le parquet de sa chambre, il a introduit un tuyau métallique qui aboutissait au plafond du bureau entre deux moulures.

Par ce tuyau, tube acoustique et lunette d'approche, il espérait voir et entendre. Dès lors, il a vécu à plat ventre sur le parquet. De ce fait, il était très souvent chez les Lambert les voyant en conférence devant le coffre, compulsant des registres et maniant des dossiers.

Quand ils tournaient successivement les quatre boutons qui commandaient la serrure, il tâchait, pour savoir le chiffre, de saisir le nombre de crans qui passaient.

Il surveillait leurs gestes, il épiait même leurs paroles. Mais que faisaient-ils de la clé ? Où la cachaient-ils ?

Un jour, il descend en hâte, les ayant vus qui sortaient de la pièce sans refermer le coffre. Il entre résolument, mais ils étaient revenus. Stéphane prétexte s'être trompé d'étage. Madame le rassure... n'est-il pas un peu chez lui ? Elle profite alors de lui demander conseil sur la vente de titres.

Stéphane avait un avis personnel, tant monsieur que madame en avaient un autre. Le cher ami n'avait aucune opinion, cependant il conseillait le sacrifice de la Rente.

Elle prend une autre liasse, et dans cette liasse, au hasard, un papier. C'était un titre de 3% de 1'374 francs. Ludovic l'a mis dans sa poche. L'après-midi, avec son secrétaire, il fait vendre ce titre par un agent de change et il touchait 46'000 francs. Quoi qu'en dise Germaine, Stéphane ne se sentait pas chez lui.

Bien au contraire, sa situation chez les Lambert le remplissait de surprise. À diverses occasions, il a pu constater que les domestiques ignoraient son nom. Ils l'appelaient Monsieur. Ludovic le désignait toujours ainsi.

D'ailleurs, après l'enthousiasme du début, les Lambert lui parlaient à peine, et tout en le traitant avec les égards dus à un bienfaiteur, ils ne s'occupaient jamais de lui !

On avait l'air de le considérer comme un original qui n'aime pas qu'on l'importune. On respectait cependant son isolement, comme si c'était un vœu ou un caprice de sa part. Une fois qu'il passait dans le vestibule, il a entendu Germaine qui disait de lui qu'il était un sauvage. Soit, pensait-il, il est sauvage.

Et renonçant à s'expliquer les bizarreries de ces gens, il poursuivait l'exécution de son plan. Il avait acquis la certitude qu'il ne fallait ni compter sur le hasard ni sur une étourderie de Germaine, que la clé du coffre ne la quittait jamais sans avoir brouillé les lettres de la serrure. Ainsi, il devait agir. Eh puis, un événement a précipité les choses: la violente campagne menée contre les Lambert par les journaux. On les accusait d'escroquerie. Stéphane assistait au drame, aux agitations du ménage, et il a compris qu'en tardant davantage, il allait tout perdre.

5 jours de suite, au lieu de partir vers 18 heures comme il en avait l'habitude, il s'enfermait dans la chambre. On le supposait sorti. Il s'étendait sur le parquet et surveillait le bureau de Ludovic. Les 5 soirs, la circonstance favorable qu'il attendait ne s'étant pas produite, il s'en allait au milieu de la nuit.

Le sixième jour, il a appris que les Lambert, en réponse aux insinuations malveillantes de leurs ennemis, avaient proposé qu'on ouvre le coffre et qu'on en fasse l'inventaire. Stéphane s'est dit que c'est pour ce soir.

En effet, après le dîner, Ludovic s'installait dans son bureau. Germaine le rejoignait. Ils se sont mis à feuilleter les registres. Une heure s'écoulait, puis une autre heure. Il entendait les domestiques qui se couchaient. Maintenant, il n'y avait plus personne au premier étage. Minuit, les Lambert continuaient leur besogne. C'était le moment.

Stéfane ouvre la fenêtre qui donnait sur la cour. Il sort de son armoire une corde à noeuds qu'il ajuste à la rampe du balcon. Il enjambe et se laisse glisser doucement jusqu'à la fenêtre située au-dessous de la sienne. C'était celle du bureau, et le voile épais des rideaux molletonnés masquait la pièce.

Debout sur le balcon, il restait un moment immobile, l'oreille tendue et l'oeil aux aguets. Tranquillisé par le silence, il pousse légèrement les deux battants. Si personne n'avait eu soin de les vérifier, elles devaient céder à l'effort, car lui, au cours de l'après-midi, il en avait tourné l'espagnolette de façon qu'elle n'entre plus dans les gâches. Effectivement, les battants cédaient. Avec des précautions infinies, il les entrebâille davantage. Dès qu'il a pu glisser la tête, il s'arrête. Un peu de lumière filtrait entre les deux rideaux mal joints. Germaine et Ludovic étaient assis à côté du coffre. Ils n'échangeaient que de rares paroles et à voix basse, car absorbés par leur travail.

Stéfane calcule la distance qui le séparait d'eux. Il établit les mouvements exacts qu'il devait faire pour les réduire l'un après l'autre à l'impuissance, et avant qu'ils n'aient eu le temps d'appeler au secours, il allait se précipiter, mais Germaine sentait que la pièce s'était refroidie depuis un instant... Aie...

Elle voulait cependant se mettre au lit.

Quant à Ludovic, il voulait finir, mais pour finir, il en avait pour toute la nuit selon elle, une heure tout au plus selon Ludovic. Elle se retire donc. 30 minutes passaient.

Stéfane pousse un peu plus la fenêtre.

Les rideaux frémissaient. Il la pousse encore.

Ludovic se retourne, et voyant les rideaux gonflés par le vent, il se lève pour fermer la fenêtre...

Il n'y a pas eu un cri, pas même une apparence de lutte.

En quelques gestes précis, et sans lui faire le moindre mal,

Stéfane l'étourdit, lui enveloppe la tête avec le rideau, le ficèle de telle manière que Ludovic ne distingue même pas le visage de son agresseur. Puis, rapidement, il se dirige vers le coffre, saisit deux portefeuilles qu'il mit sous son bras, sort et quitte l'appartement.

Une voiture stationnait là. Stéfane dépose son paquet.

Il invite le chauffeur à le suivre. En deux voyages, ils vidaient le coffre. Ensuite, Stéfane remonte dans sa chambre, enlève la corde, efface toute trace de son passage. Voilà, c'était fini.

Quelques heures après, Stéfane et son compagnon Dominic opéraient au tri des portefeuilles. Pas de déception à constater que la fortune des Lambert n'avait pas l'importance qu'on lui attribuait. En réalité, les millions ne se comptaient pas par centaines, ni même par dizaines. Enfin, le total formait encore un chiffre très respectable, et c'étaient d'excellentes valeurs, des obligations des CFF, de la Ville de Lausanne, des fonds d'État, etc..

Stéfane se déclarait satisfait. Pourtant, il y aura un rude déchet quand le temps sera venu de négocier.

Il se heurterait à quelques oppositions. Il lui fallait plus d'une fois les liquider à vil prix. Qu'importe, avec cette première mise de fonds, il se charge de vivre comme il l'entend... et de réaliser quelques rêves qui lui tiennent à coeur. Quant au reste ?

Stéfane dit à son ami de les brûler. Si ces tas de papiers faisaient bonne figure dans le coffre, pour eux, c'était inutile. Quant aux titres, ils vont les enfermer bien tranquillement dans le placard, et ils attendront le moment propice. Le lendemain, Stéfane pensait qu'aucune raison ne l'empêchait de retourner à l'hôtel Lambert, mais la lecture des journaux lui révélait une nouvelle imprévue: Ludovic et Germaine avaient disparu.

La police avait mené son enquête, et comme il restait une zone d'ombre, on a fait venir un enquêteur de renom. Sur place, un policier gardait l'appartement... qui renvoie celui qui se présente...

V: Navré, Monsieur, je suis Vincent Dupertuis, détective, on a dû vous annoncer ma visite... Voici la requête de Monsieur Basset, votre boss !

...: Monsieur Dupertuis... ah, oui, en effet...

V: Voici ma carte...

...: Mille excuses, je vois tant de gens curieux... Navré aussi, car ce n'est pas autrement que je vous ai dit... il n'y a rien à voir !

V: J'ai cru comprendre...

...: Entrez donc... allez voir, on a vidé le coffre...

V: Comme le reste, n'a-t-on dit...

...: C'est-à-dire ?

...



V: Vous n'avez pas lu les journaux de ce matin ?

Le voleur restera pauvre de son méfait...

Les Lambert étaient devenus très pauvres,  
et il ne leur restait sans doute que le coffre  
lui-même qui ait de la valeur...

...: À ce point ?

V: Eh oui... À mon avis, c'est inutile de rester...

...: Je dois en référer...

V: Faites... pendant ce temps, je vais jeter un oeil...  
mais je me demande bien ce que je fais là...

...

Vincent a visité l'appartement, ne trouvant rien de bien particulier. Aucune effraction. C'était du travail de pro. Le voleur était forcément à l'intérieur et connu des Lambert, ce ne peut être autrement. Dans le coffre, le voleur avait laissé peu de choses. Des papiers, des valeurs, certes, mais sans valeur. Vincent en a pris plusieurs pour voir une suite de chiffres indiquant la chute de sa valeur...

Vincent avait beau fouiller, fouiner partout, il ne trouvait rien d'intéressant. Toutefois, Madame Lambert avait noté sur un agenda une autre suite de chiffres. Les chiffres n'étaient pas très significatifs, et il y avait par contre un code: SD.

Dans la page des adresses, sous S, Vincent pouvait retrouver SD avec cette inscription:

Stéphane Dafflon : Sauveteur : salaire : 200 francs par semaine

V: Stéphane Dafflon !?

...

Vincent s'étonne alors que ledit Stéphane Dafflon ait refait surface et qu'il ait travaillé ici pour seulement 200.- pour une semaine. C'était bien peu. Derrière lui, on l'interpelle... c'était un policier pour fermer et mettre les scellés. Vincent lui dit emporter l'agenda et qu'il souhaite monter un moment.

Vincent est monté à l'étage. Il y avait les chambres. On n'avait presque rien emporté. Il y avait aussi un bureau avec une table et une chaise... Piètre local de travail pour celui qui doit s'y soustraire. Il ne devait y avoir personne, pourtant, cela semble être propre, sans poussière... étrange. Le bureau se trouve au-dessus du bureau de Monsieur Lambert. Un balcon. La vue est belle. Cela ne fait pas tout. Le plancher est lustré. Pas de trace... quoique... si... du cirage... étrange...

Vincent se penche et il se demande comment peut-on laisser des traces de cirage sur le plancher... Il se met couché, là où il peut, et en fonction des traces, il regarde le plafond pour ne rien voir de précis. Il se dit que l'on a pu dormir ici, et que ce n'est pas l'emplacement idéal. Si l'on dort, on ne dort pas avec des chaussures. Alors, il se met à plat ventre, car on peut y faire de la lecture, mais il y a mieux: un lit, un bureau et une chaise.

Et puis... et puis là... une tache plus sombre dans le plancher. C'est mou. Vincent prend son couteau, et tente quelque chose... Il grattouille, et peu à peu, il arrive à extraire ce qui peut être un bouchon. Il regarde alors, et c'est avec un grand étonnement qu'il peut voir le coffre ouvert juste dans le bureau du dessous...

V: Ah, Stéphane... tu es bien malin, je te félicite !

Vincent est retourné en bas. Il a retrouvé le policier qui était prêt à remettre les scellés. Vincent l'a même aidé. Puis ils sont partis chacun de leur côté. Vincent avait un sourire continuel à penser que tout cela était l'oeuvre du même Stéphane et qu'il devait être drôlement déçu des papiers qu'il avait récupérés. Il devait sans doute se mordre les doigts.

Si le jeu valait la peine d'être joué pour l'exercice, les papiers ne valaient pas tant que l'on s'y intéresse, car il faut pouvoir les échanger. Certes, c'est un peu pareil avec des bijoux ou d'autres objets de valeur. Bon, ça lui fera une leçon de plus, car on apprend à tout âge, d'it-on.

Vincent est donc allé voir Marc Basset. Sans rendez-vous, il a dû attendre, mais comment peut-on prendre rendez-vous et ne pas attendre ? Il a attendu près d'une heure. Las de cette attente, il allait s'en aller quand enfin, le big boss sort de son bureau. Vincent le happe au passage. Celui-ci s'excuse de son emploi du temps chargé.

Vincent lui sert son rapport. Marc est bien étonné que Vincent ait clos l'affaire en si peu de temps. Vincent est fin linier, et il sait où chercher et trouve, en général. Marc est un peu gêné de lui dire qu'ils sont à la bourre. Sur ce, Vincent ne veut pas lui faire perdre plus de son temps, il va lui envoyer son rapport écrit.

Ils se quittent. Vincent retourne à sa voiture et il s'en retourne à Berne. Au bord d'une route, avec la vue sur le lac de Neuchâtel, il se pose.

Il sort son ordinateur, retranscrit ses impressions, conçoit un rapport détaillé de sa journée sur les lieux, et l'envoie au chef de la police. Puis il ouvre une boîte à l'arrière de sa voiture et y jette le carnet de notes de Madame Lambert.

\* \* \*

Stéfane avait quant à lui une seule question qui le tarabustait: pourquoi la fuite des Lambert ? Ils avaient perdu la tête... à moins que... Stéfane avait alors tout à coup comme un très gros doute. Non, ce n'était pas possible, cependant, ceci expliquait cela. Il est donc retourné vers les papiers pour mieux les ausculter, en prendre et demander à les authentifier. Résultat navrant: c'était des faux. Autant dire que tout ce que contenait le coffre ne valait pas plus que la valeur même du papier bon pour le recyclage.

Une réelle colère l'agitait, faite de rancune et d'amour-propre blessé. Il comprenait alors que son rôle avait été celui de André Racine... et de ce fait Madame Germaine Lambert lui devait 3'000 francs de salaire ! Pour le coup, Dominic n'a pas pu s'empêcher de rire. C'était vraiment d'une bouffonnerie supérieure.

Et Raoul a aussi eu un accès de franche gaité...

R: Oui, mon cher, 3'000 francs ! Non seulement je n'ai pas palpé le premier sou, mais encore, elle m'a emprunté 3'000 francs ! Toutes mes économies de jeune homme ! Et sais-tu pourquoi ? Je te le donne en mille... Pour ses pauvres ! Comme je te le dis ! Pour de prétendus malheureux qu'elle soulageait à l'insu de Ludovic ! Est-ce assez drôle, hein ? Raoul Petit refait de 3'000 francs, et refait par la dame à laquelle il vole 4 millions de faux titres !

D: Que c'est tordant !

R: Et que de combinaisons, d'efforts et de ruses géniales il m'a fallu pour arriver à ce beau résultat !

D: Quelle idée aussi, de voler des titres de papier !

R: Veux-tu me donner des leçons ?

D: Non, mais il serait bon de te mettre à la bourse !

R: Hum...

D: Je lis le journal et la rubrique de la bourse...

R: Et ça t'avance à quoi ?

D: À rêver...

R: C'est ça... bon, on verra ça l'année prochaine !

D: L'année prochaine !?

R: Oui !

...

Eh bien... bon... alors, à l'année prochaine !

### Chapitre 3 : le 7 de cœur

Parfois, on rêve tout éveillé, on se croit surveillé, et quoiqu'il en coûte, on reste inquiet, apeuré et figé sur place quand on prend conscience que la réalité vraie ou mise en scène est réellement là en face de vous. C'est au début de la soirée qu'un groupe de copains se retrouvait pour un repas entre amis au restaurant de la Rotonde.

Toute la soirée, un orchestre jouait des musiques mélancoliques. Ce soir, ils n'avaient parlé que de crimes, de vols et d'intrigues effrayantes. C'est tard que les Steiner s'en allaient. Le charmant et insouciant Jean Doutaz, et Pierre Monnier rentraient à pied par la nuit obscure et chaude. Quand ils sont arrivés devant le petit bâtiment où Pierre habitait depuis un an, Jean lui demande s'il n'a pas peur de vivre ici, car ce bâtiment est si isolé...

Pierre lui répond que non, et que ce ne sont pas les histoires des Steiner qui vont changer les choses. Ils se sont serré la main. Jean s'éloigne. Pierre entre, mais comme il y avait eu une panne électrique dans la matinée, Antoine a oublié de laisser enclenchée une veilleuse à batterie. Pierre se rappelle soudain qu'il avait donné congé à Antoine. Tout de suite, l'ombre et le silence lui étaient désagréables.

Le bâtiment est composé de sections sur 2 étages. Un escalier entre chaque section permet de monter à l'étage.

À tâtons, il monte le plus vite possible jusqu'à sa chambre et aussitôt, contrairement à son habitude, il tourne la clé et pousse le verrou. Puis il trouve et allume une petite lampe de poche qui lui rend son sang-froid. Il se couche comme d'ordinaire, et là, un bruit dans la maison. Pas rassuré, il espionne le silence.

Lui non plus n'est pas un craintif, et tout aussi bien qu'un autre du groupe, il sait se tenir en face du danger réel, ou sourire des périls chimériques dont s'effare leur imagination. Il n'avait qu'à fermer les yeux.

Au même moment, un bruit léger passait dans le silence, puis des craquements... et cela provenait, lui semblait-il, de la grande salle voisine où il avait installé son cabinet de travail et dont il n'était séparé que par un palier. C'était la chambre voisine du bâtiment, également au premier étage. Une odeur... il ouvre ses yeux, il est dans le noir, sa petite lampe s'était éteinte. L'approche d'un danger réel le surexcite, et il a eu la sensation qu'il allait se lever, saisir une arme, se précipiter dans la salle. Pierre a alors tout compris.

Tandis que les autres emportaient leur butin, sa mission à lui consistait à le tenir en respect. Se lever ?, saisir une arme ? Impossible... Il était là !, et au moindre geste, au moindre cri, il serait perdu. Un coup violent secoua la maison, suivi de petits coups groupés par 2 ou 3, comme ceux d'un marteau qui frappe sur des pointes et qui rebondit, ou du moins, voilà ce qu'il imaginait, dans la confusion de son cerveau. D'autres bruits s'entrecroisaient ensuite, un véritable vacarme qui prouvait que l'on ne se gênait pas, et que l'on agissait en toute sécurité.

Il était dans un état d'anéantissement ou d'impuissance totale à mouvoir un seul de ses membres. Sagesse également, car enfin, pourquoi lutter ? Allait-il risquer sa vie pour sauver quelques tapisseries et quelques bibelots ?

Ce supplice dura toute la nuit. Une angoisse terrible ! Et enfin, le bruit s'était interrompu, mais Pierre ne cessait d'attendre qu'il recommence.

Et l'homme !, l'homme qui le surveillait... Son regard effrayé ne le quittait pas. Son cœur battait, et de la sueur ruisselait de son front et même sur tout son corps. Et tout à coup, un bien-être inexprimable l'envahit: le camion du laitier, dont il connaissait bien le roulement, passait dans la rue, et il a eu en même temps l'impression que l'aube se glissait entre les persiennes closes et qu'un peu de jour se mêlait à l'ombre. Le jour pénétrait ensuite dans la chambre... et d'autres voitures passaient... et tous les fantômes des environs de Lausanne s'évanouissaient.

Alors, rageusement, d'un élan que rien n'aurait arrêté, il tourne la clé dans la serrure, et ouvre la porte. Il traverse le hall. Il ouvre l'autre porte, et il se rue dans la salle, mais une stupeur le cloue sur le seuil, haletant, abasourdi, plus étonné encore, car rien n'avait disparu.

Tout ce qu'il supposait être enlevé: meubles, tableaux, vieux velours et vieilles soies, toutes ces choses étaient à leur place ! Incompréhensiblement, il n'en croyait pas ses yeux ! Pourtant, ce vacarme, ces bruits de déménagement ? Il fait le tour de la pièce, il inspecte les murs, il dresse l'inventaire de tous ces objets qu'il connaissait si bien. Rien ne manquait !



Et ce qui le déconcertait le plus, c'est que rien ne révélait le passage de malfaiteurs, aucun indice, pas une chaise dérangée, pas une trace de pas. En se prenant la tête à deux mains, il se dit qu'il n'est pas fou... il a bien entendu des bruits !

Il examine minutieusement la salle, en vain, ou alors, devait-il considérer cela comme une découverte ?  
Sous un petit tapis persan, jeté sur le parquet, il ramasse une carte, une carte à jouer.

C'était un 7 de coeur, pareil à tous les 7 de coeur des jeux de cartes français, mais un détail assez curieux retient son attention. La pointe extrême de chacune des 7 marques rouges en forme de coeur était percée d'un trou rond et régulier. Était-ce assez pour affirmer qu'il n'avait pas rêvé ?

Toute la journée, il poursuivait ses recherches dans le séjour. C'était une grande pièce en disproportion avec l'exiguïté du bâtiment, et dont l'ornementation attestait le gout bizarre de celui qui l'avait conçue. Le parquet était fait d'une mosaïque de petites pierres multicolores, formant de larges dessins. La même mosaïque recouvrait les murs. Un Bacchus enfourchait un tonneau, tel un empereur couronné d'or, à barbe fleurie, tenait un glaive.

Tout en haut, un peu à la façon d'un atelier, se découpait l'unique et vaste fenêtre. Cette fenêtre étant toujours ouverte la nuit, il était probable que les hommes étaient passés par là, à l'aide d'une échelle. Les montants de l'échelle auraient dû laisser des traces sur le sol battu de la cour, et il n'y en avait pas. L'herbe du terrain vague qui entourait le bâtiment aurait dû être fraîchement foulée, et elle ne l'était pas.

Il faut bien avouer qu'il n'a pas eu l'idée d'appeler la police, tant les faits qu'il lui aurait fallu exposer étaient inconsistants et absurdes, et on se serait moqué de lui.

...

Le surlendemain, c'était son jour de chronique au Léman, où il écrivait. Obsédé par son aventure, il la racontait dans un article qui n'est pas passé inaperçu, mais il voyait bien qu'on ne le prenait guère au sérieux, et que l'on considérait l'histoire comme une fantaisie et non pas comme une histoire réelle. Les Steiner le charriaient. Doutaz qui ne manquait pas d'une certaine compétence en ces matières, il est allé voir Pierre pour avoir des explications et il a même étudié l'affaire sans plus de succès.

Un des matins suivants, le carillon de la porte résonnait, et Antoine est allé avertir Pierre qu'un monsieur désirait lui parler. Il n'avait pas voulu donner son nom. Pierre le pria de monter. C'était un homme d'une quarantaine d'années, brun, de visage énergique, et dont les habits propres, mais usés, annonçaient un souci d'élégance qui contrastait avec ses façons assez vulgaires.

Sa voix éraillée avait un accent. Après de simples salutations, l'homme lui dit qu'il a lu son article dans le journal, et il demande alors si tout cela est bien exact. Pierre confirme que c'est bien ce qu'il a ressenti ou vécu. L'homme voulait alors voir la pièce, et il demande à être seul. Pierre accepte.

En bas, il regarde sa montre. Une minute s'écoulait, 2 minutes... Pourquoi donc se sentait-il oppressé ?

Pourquoi ces instants lui paraissaient-ils plus solennels que d'autres ? 2 minutes et demie... 2 minutes trois quarts... et soudain, un coup de feu retentit. En quelques enjambées, il grimpe les marches et il entre. Un cri d'horreur lui échappe. Au milieu de la salle, l'homme gisait, immobile, couché sur le côté gauche. Du sang coulait de son crâne. Près de son poing, une arme, toute fumante...

Pierre a été si impressionné qu'il n'a pas appelé les secours et il s'est approché du corps pour vérifier s'il respirait encore. C'est là, à deux pas de lui, qu'il y voit un 7 de cœur sur le sol. Il le ramasse. Les sept extrémités des 7 marques rouges étaient percées d'un trou...

Une demi-heure après, un gendarme arrivait, puis le médecin légiste, puis le chef Baudois. Pierre s'était bien gardé de toucher au cadavre. Rien ne pouvait fausser les premières constatations. Elles étaient brèves, d'autant plus brèves que tout d'abord, on ne découvrait rien, ou peu de choses. Dans les poches du mort, aucun papier, aucun nom ni initiale sur ses vêtements. Pas un indice capable d'établir son identité. Dans la salle, le même ordre qu'auparavant. Les meubles n'avaient pas été dérangés, et les objets avaient gardé leur ancienne position.

Pourtant, cet homme n'était pas venu ici dans l'unique intention de se donner la mort, et parce qu'il jugeait que ce lieu convenait mieux que tout autre ! Il fallait qu'un motif l'ait déterminé à cet acte de désespoir, et ce motif, lui-même, résultait d'un fait nouveau, constaté par lui au cours des 3 minutes qu'il avait passées seul. Quel fait ? Qu'avait-il vu ? Qu'avait-il surpris ? Quel secret épouvantable avait-il pénétré ?

Aucune supposition n'était permise, mais au dernier moment, un incident se produisait qui parut d'un intérêt considérable. Comme deux agents se baissaient pour soulever le cadavre et l'emportent sur un brancard, ils s'apercevaient que la main gauche, fermée jusqu'alors et crispée, s'était détendue, et qu'une carte de visite, toute froissée, s'en échappait. Cette carte portait:

Georges Andermatt, rue de Berne 57.

Georges Andermatt était un banquier de Lausanne, fondateur et président du Comptoir qui a donné une telle impulsion aux artisans de la région pour exposer leurs produits en un même lieu. Il menait grand train, possédant de luxueuses automobiles, et des parts dans un haras où se déroulent des courses de chevaux. Ses réunions étaient très suivies et l'on citait Madame Susette Andermatt pour sa grâce et sa beauté. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Le chef se penche vers lui... et il n'était pas le personnage de la carte de visite.

De son téléphone, il cherche puis appelle un numéro. Il demande si Monsieur Andermatt est chez lui, et comme on le confirme, il fait dire que lui, Marcel Baudois de la Police le prie de venir en toute hâte au 67 de l'avenue de Cour. 20 minutes plus tard, Monsieur Andermatt entrait. On lui expose les raisons qui nécessitaient son intervention, et on le mène devant le cadavre. Il a eu une seconde d'émotion, et malgré lui, il prononce à voix basse...  
" Étienne Varin... ".

Il le connaissait de vue... car il connaissait plus son frère Alfred qui était venu le solliciter autrefois.

Les deux frères demeurent ensemble... avenue de Provence, et à la question de savoir la raison de cet acte, Monsieur Andermatt n'en a aucune idée, et ce, même si le cadavre tenait sa carte de visite. C'était un hasard bien curieux...

Ils éprouvaient tous la même impression, et Pierre la retrouvait dans les journaux du lendemain, et chez tous ceux de ses amis avec qui il parlait de l'aventure.

Au milieu des mystères qui la compliquaient, après la double découverte si déconcertante, d'un 7 de coeur sept fois percé... après les deux événements aussi énigmatiques l'un que l'autre, dont le bâtiment avait été le théâtre, cette carte de visite semblait enfin promettre un peu de lumière. Par elle, on arriverait à la vérité, mais contrairement aux prévisions, monsieur Andermatt n'a fourni aucune indication.

L'enquête établissait que les frères Varin avaient mené sous différents noms une vie fort mouvementée, en relation avec toute une bande d'étrangers, dont la police s'occupait, et qui s'était dispersée après une série de cambriolages auxquels leur participation n'a été établie que par la suite. À l'avenue de Provence où les frères Varin avaient en effet habité 6 ans auparavant, et on ignorait ce qu'ils étaient devenus.

Cette affaire semblait si embrouillée pour Pierre qu'il ne croyait guère à la possibilité d'une solution, et qu'il s'efforçait de ne plus y songer. Cependant, Jean Doutaz se passionnait chaque jour davantage. C'est lui qui signalait un article paru dans un journal étranger que toute la presse reproduisait ensuite et commentait.

Une nuée de reporters assaillit le banquier, et les interviews exprimaient le dédain avec lequel il répondait. Sur quoi, le correspondant de 24 Heures ripostait encore une fois...

Le jour où parut cette réplique, Jean et Pierre dînaient ensemble. Le soir, les journaux étalés sur la table, ils discutaient de l'affaire et l'examinaient sous toutes ses facettes avec cette irritation que l'on éprouverait à marcher indéfiniment dans l'ombre et à toujours se heurter aux mêmes obstacles.

Soudain, sans que le domestique Antoine les ait avertis, sans que le carillon ait résonné, la porte s'ouvrait, et une dame entra, couverte d'un voile épais. Pierre se levait aussitôt et s'avangait... Elle avait pu entrer, car la grille n'était pas fermée. Connaissait-elle donc le chemin ?

Il y a eu un silence un peu embarrassé. Elle regardait Jean Doutaz. Pierre le présente, puis il la prie de s'asseoir et de leur exposer le but de sa visite. Elle enlève son voile. Elle était brune, et sinon très belle, du moins d'un charme infini qui provenait surtout de ses yeux, des yeux graves et douloureux. Elle se présente: " Susette Andermatt ".

Un nouveau silence, et elle reprend d'une voix calme, et de l'air le plus tranquille... elle souhaitait quelques renseignements supplémentaires. Pierre lui répond qu'il ne sait rien de plus que le contenu des journaux. Comme elle ne disait plus rien, Jean propose de lui poser des questions... Elle accepte. Jean réfléchit et demande si elle connaît un dénommé " Louis Lacombe "... Elle le connaît par son mari, elle... ils l'avaient vu dernièrement, et rien ne préposait à la suite, ils avaient parlé d'un voyage en Russie.

Quant aux frères Varin, seraient-ils de mèche ?

Oui, elle le suppose... Lacombe avait avec lui une sacoche avec des papiers pour un projet sérieux. Elle ajoute que deux jours plus tard, son mari avait cité les frères Varin pour lui avoir subtilisé les documents. Et les avaient-ils dénoncés ?

Il semble que non... car il y avait autre chose...

Elle hésitait, et puis, finalement, elle a gardé le silence.

Doutaz continue et comprend qu'il est question d'un chantage.

Elle ajoute que sur elle aussi.

Doutaz l'observe, fait quelques pas, et revient vers elle...

pour lui demander si... il n'était pas question de lettres...

Toute rougissante, elle murmure que oui. Il était facile de comprendre que c'étaient bien sûr les frères Varin qui les possédaient, et que si Monsieur ne le savait pas, il l'avait appris de Alfred Varin pour les échanger... Restait à trouver l'endroit où étaient ces lettres... et s'il était venu ici même, c'était bien pour cela.

Pierre a été bien surpris: " ici !? "

Louis Lacombe, très ingénieux, passionné de mécanique, s'amusait, à ses heures perdues, à confectionner des coffres et des serrures. Les frères Varin ont dû le surprendre, et par la suite, utiliser une de ces cachettes pour dissimuler les lettres... et sans doute aussi d'autres choses...

Si c'était ici, cela a dû se passer au moins avant quatre

mois, avant que Pierre et ses compagnons occupent les lieux.

En effet, c'était possible. Après un instant, Doutaz pense que Monsieur ne les a donc pas, pas plus que les frangins...

Mais qui, alors ?

Eh bien, le personnage mystérieux qui conduit l'affaire, qui en tient tous les fils, et qui la dirige vers un but qu'ils ne font qu'entrevoir à travers tant de complications, le personnage mystérieux dont on sent l'action visible et maitresse depuis la première heure. C'est lui et ses amis qui sont entrés dans cet appartement en juin, c'est lui qui a découvert la cachette, c'est lui qui a laissé la carte à jouer à Monsieur Andermatt, c'est lui qui détient la correspondance et les preuves de la trahison des frères Varin...

Mais qui est-ce ?

Monsieur Salvator qui signe les articles du 24 heures. Il suffit alors de lui écrire. Le conseil était hardi, d'angereux même à première vue, mais Madame Andermatt n'avait guère le choix. Aussi bien, comme disait Doutaz, que risquait-elle ?

Si l'inconnu était un ennemi, cette démarche n'aggravait pas la situation. Si c'était un étranger qui poursuivait un but particulier, il devait n'attacher à ces lettres qu'une importance secondaire. Quoi qu'il en soit, il y avait là une idée, et Madame Andermatt, dans son désarroi, était trop heureuse de s'y rallier. Elle remercie Pierre et Jean avec effusion, et promet de les tenir au courant.

Le surlendemain, en effet, elle envoyait ce mot qu'elle avait reçu en réponse:

Les lettres ne s'y trouvaient pas, mais je les aurai, soyez tranquille. Je veille à tout. S.



Pierre prend le papier. Doutaz avait donc raison, Salvator était bien le grand organisateur de cette affaire. En vérité, ils commençaient à discerner quelques lueurs parmi les ténèbres qui les environnaient et certains points s'éclairaient d'une lumière inattendue, mais d'autres restaient obscurs, comme la découverte des deux cartes de 7 de cœur !

Doutaz s'occupait peu des cartes, tout entier à l'étude d'un autre problème, dont la solution lui semblait plus urgente: il cherchait inlassablement la fameuse cachette. Il se disait qu'il y trouverait les lettres, que Salvator n'y a pas trouvées... par inadvertance peut-être. Il est si peu croyable que les frères Varin aient enlevé d'un endroit qu'ils supposaient inaccessible l'arme dont ils savaient la valeur inappréciable. Il cherchait.

La grande salle n'ayant bientôt plus de secrets pour lui, il étendait ses investigations aux autres pièces. Il scrutait l'intérieur et l'extérieur, il examinait les pierres et les briques des murs, il soulevait même les ardoises du toit.

...

Un jour, il arrivait avec une pioche et une pelle. Il donnait la pelle à Pierre, gardant la pioche et désignant le terrain vague... voulu y aller. Pierre le suivait sans enthousiasme. Il a dû l'aider. Durant une heure, en plein soleil, ils peinaient inutilement, mais lorsque sous les pierres écartées, ils parvenaient au sol de terre et qu'ils l'ont éventré, la pioche de Doutaz mit à nu des ossements.

Un reste de squelette autour duquel s'effilochaient encore des bribes de vêtements. Pierre se sentait soudain pâlir.

Jean apercevait fichée en terre une petite plaque de fer, découpée en forme de rectangle et où il lui semblait distinguer des taches rouges. Il se baisse. C'était bien ça: la plaque avait les dimensions d'une carte à jouer.

Elle avait des taches rouges, au nombre de 7, disposées comme les sept points d'un 7 de cœur, et percées d'un trou à chacune des 7 extrémités... Chaque jour, il passait 3 ou 4 heures dans la grande salle à fureter, à cogner, et à tapoter...

...

Le matin du troisième jour, Pierre se levait, encore faible, mais guéri. Un déjeuner le réconfortait. Cependant, c'est un message qu'il a reçu vers 17 heures qui contribuait plus que tout à son rétablissement complet, tant sa curiosité était de nouveau et malgré tout, piquée au vif.

Le message expliquait la visite de Salvator et il demandait à pouvoir revenir durant deux heures pour effectuer une nouvelle expertise.

Il y avait dans cette missive un ton d'ironie courtoise, et dans la demande qu'elle exprimait, une si jolie fantaisie que Pierre se délectait. Pour rien au monde, Pierre n'aurait voulu le décevoir ou répondre à sa confiance par l'ingratitude. À 20 heures, le domestique s'en allait, Pierre lui ayant offert une place de cinéma. Doutaz arrivait.

Pierre lui montre le message... Doutaz s'est mis à rire... il veut rester. Le carillon de la porte les interrompt alors... Ils étaient déjà là... mais de la fenêtre, Pierre voit une silhouette de femme qui traverse le jardin.

C'était Madame Andermatt. Elle paraissait bouleversée.

C'est en suffoquant qu'elle balbutie... que son mari vient et qu'on doit lui remettre les lettres. Elle avait reçu un message pour l'en avertir. Pierre les conduit dans la grande salle. Ils pouvaient se tenir tous les trois sous le manteau de la cheminée, et se dissimuler derrière la tenture de velours. Ils s'installent. Madame Andermatt s'assied entre eux. Par les fentes du rideau, la pièce entière leur apparaissait. 9 coups sonnaient.

Quelques minutes plus tard, la grille du jardin grince sur ses gonds. L'aventure déconcertante dont les péripéties se déroulaient devant lui depuis des semaines allait enfin prendre son véritable sens, et c'est sous ses yeux que la bataille allait se livrer. Doutaz saisit la main de Madame Andermatt et lui murmure de rester impassible, quoi qu'il arrive.

Quelqu'un entrerait. Pierre l'a tout de suite reconnu, à sa grande ressemblance avec Étienne Varin: Alfred. Même démarche lourde, même visage terreux envahi par la barbe. Il avait un air inquiet.

D'un coup d'oeil, il scrute toute la pièce, et Pierre a eu l'impression que cette cheminée masquée par une tenture de velours lui était désagréable. Il a fait 3 pas de leur côté, mais une idée sans doute plus impérieuse le détourne. Il s'arrête devant le vieux roi en mosaïque, à la barbe fleurie, au glaive flamboyant, et il l'examine longuement, montant sur une chaise, suivant du doigt le contour des épaules et de la figure, et palpant certaines parties de l'image. Brusquement, il saute de sa chaise et s'éloigne du mur. Un bruit de pas retentissait. Sur le seuil apparut Monsieur Georges Andermatt.

Le banquier jette un cri de surprise...

G: Vous ?, vous ?, c'est vous qui m'avez appelé ?

A: Moi ?, mais pas du tout, c'est votre lettre  
qui m'a fait venir...

...

Alfred Varin avait protesté... il n'avait pas écrit de lettre d'invitation. Varin se mit en garde, non pas contre le banquier, mais contre l'ennemi inconnu qui l'avait attiré dans ce piège. Une seconde fois, ses yeux se tournèrent du côté de la tenture, et rapidement, il se dirige vers la porte... et Monsieur Andermatt lui barre le passage... et demande des explications. Varin recule, intimidé par l'attitude du banquier...

Une chose étonnait Pierre, et il ne doutait pas que ses deux compagnons n'éprouvent la même déception. Comment se pouvait-il que Salvator ne soit pas là ? N'entrait-il pas dans ses projets d'intervenir ?, et la seule confrontation du banquier et de Varin lui semblait-elle suffisante ? Il était troublé...

Après un moment, Andermatt s'approche de Varin, et bien en face, les yeux dans les yeux... il demande où se trouve Louis Lacombe. Alfred ne le sait pas. Andermatt prétend le contraire, et c'est logique.

La preuve est la disparition des documents.

Il aurait pu appeler la police... oui, il aurait pu...

Et comme cela ne suffisait pas, la bagarre se préparait sournoisement, et Varin espérait une nouvelle fois s'en aller, mais Andermatt le retient à nouveau et le repousse violemment... et il glisse sa main dans la poche de son veston...

Varin tire de sa poche une arme et vise Andermatt.  
 Le banquier se baisse vivement. Un coup de feu jaillit.  
 L'arme tombe. Pierre est stupéfait. C'était près de lui que  
 le coup de feu était parti ! C'était Jean qui, d'une balle,  
 avait fait sauter l'arme de la main de Alfred Varin !

Dressé subitement entre les deux adversaires, face à Varin,  
 il ricanait... en disant qu'ils avaient de la chance qu'il ait  
 atteint l'arme. Tous deux le contemplaient, immobiles et  
 confondus. Jean s'excuse de se mêler de leurs affaires, et  
 il précise qu'ils jouent maladroitement. Se tournant vers Varin,  
 il lui dit préférer un autre jeu et comme atout, il propose  
 un 7 de coeur !

Il lui montre alors la plaque de fer où les 7 points rouges  
 étaient marqués. Jamais il ne lui a été donné de voir  
 un tel bouleversement. Livide, les yeux écarquillés, tondu  
 d'angoisse, l'homme semblait hypnotisé...

A: Qui êtes-vous ?

J: Je l'ai déjà dit, un monsieur qui s'occupe de ce qui  
 ne le regarde pas, mais qui s'en occupe à fond...

A: Que voulez-vous ?

J: Tout ce que tu as apporté...

A: Je n'ai rien apporté...

J: Si, sans quoi, tu ne serais pas venu. Tu as reçu  
 ce matin un mot te convoquant ici pour 21 heures,  
 et t'enjoignant d'apporter tous les papiers que  
 tu avais. Or te voici ! Où sont les papiers ?

...

Il y avait dans la voix de Jean et dans son attitude,  
 une autorité qui déconcertait Pierre, une façon d'agir  
 toute nouvelle.

Absolument dompté, Varin désignait l'une de ses poches...

A: Les papiers sont là...

J: Tous ceux que tu as trouvés dans la serviette de Louis Lacombe et que tu as vendus au major ?

A: Oui...

J: Est-ce la copie ou l'original ?

A: L'original...

J: Combien en veux-tu ?

A: Cent-mille !

...

Jean Doutaz s'esclaffe...

J: Tu es fou !, le major ne t'en a donné que vingt-mille.

Vingt-mille jetés à l'eau, puisque les essais ont manqué...

A: On n'a pas su se servir des plans !

J: Les plans sont incomplets !

A: Alors, pourquoi me les demandez-vous ?

J: J'en ai besoin. Je t'en offre cinq-mille francs.

Pas un sou de plus !

A: Dix-mille, pas un sou de moins !

J: Accordé !

...

Doutaz revint vers monsieur Andermatt...

J: Veuillez signer un chèque, Monsieur...

G: Mais c'est que je n'ai pas...

J: Votre carnet ? Le voici...

...

Ahuri, Anderinatt palpe le carnet...

G: C'est bien à moi... comment se fait-il ?

J: Pas de vaines paroles, je vous en prie, cher Monsieur, vous n'avez qu'à signer...

...

Le banquier sort son stylo et signe. Alfred Varin avance une main...

J: Bas les pattes, técol, tout n'est pas fini ! Monsieur, il était aussi question de lettres que vous réclamez ?

G: Oui, un paquet de lettres...

J: Où sont-elles, Varin ?

A: Je ne les ai pas !

J: Mauvaise réponse... où sont-elles, Varin ?

A: Je l'ignore. C'est mon frère qui s'en est chargé...

J: Elles sont cachées ici, dans cette pièce...

A: En ce cas, vous savez où elles sont...

J: Comment le saurais-je ?

A: N'est-ce pas vous qui avez visité la cachette ?

Vous paraissez aussi bien renseigné que Salvator...

J: Les lettres ne sont pas dans la cachette...

A: Elles y sont !

J: Ouvrez-la...

...

Varin a comme eu un regard de méfiance.

Doutaz et Salvator ne faisaient-ils qu'un, comme tout le laissait présumer ? Si oui, il ne risquait rien en montrant une cachette déjà connue, sinon, c'était inutile...

J: Ouvrez-la !

A: Je n'ai pas de 7 de cœur...

J: Si, celui-là, cette plaque de fer...

A: Non... non... je ne veux pas...

J: Qu'à cela ne tienne...

...

Jean se dirige vers le vieux monarque à la barbe fleurie, monte sur la chaise, et applique le 7 de coeur au bas du glaive, contre la garde, et de façon que les bords de la plaque recouvrent exactement les deux bords de l'épée. Puis, avec l'aide d'un poinçon qu'il introduit tour à tour dans chacun des sept trous pratiqués à l'extrémité des 7 coeurs... Il pèse sur 7 des petites pierres de la mosaïque.

À la septième petite pierre enfoncée, un déclenchement se produit, et tout le buste du roi pivote, démasquant une large ouverture, aménagée comme un coffre. Le coffre était revêtu de fer et de deux rayons...

J: Tu vois bien, Varin, le coffre est vide !

A: En effet... Alors, c'est que mon frère aura retiré les lettres...

...

A: Ne joue pas au plus fin avec moi. Il y a une autre cachette. Où est-elle ? Il n'y en a pas. Est-ce de l'argent que tu veux ? Combien ? Dix-mille. Monsieur Andermatt, ces lettres valent-elles dix-mille francs pour vous ?

G: Oui, oui !

...



Alfred Varin ferma le coffre, prit le 7 de coeur non sans une répugnance visible, et l'appliqua sur le glaive, contre la garde, et juste au même endroit. Successivement, il enfonça le poinçon à l'extrémité des 7 coeurs.

Il s'est produit un second déclenchement, mais cette fois, chose inattendue, ce n'est qu'une partie du coffre qui pivotait, démasquant un petit coffre pratiqué dans l'épaisseur même de la porte qui fermait le plus grand. Le paquet de lettres était là, noué d'une ficelle et cacheté. Varin le remit à Doutaz....

J: Le chèque est-il prêt, Monsieur Andermatt ?

G: Oui...

J: Et vous avez aussi le dernier document que vous tenez de Louis Lacombe, et qui complète les plans du sous-marin ?

G: Oui...

...

L'échange se fait. Doutaz empoche le document et le chèque et offre le paquet à Monsieur Andermatt...

Le banquier hésite un moment, comme s'il avait peur de toucher à ces pages maudites qu'il avait cherchées avec tant d'âpreté. D'un geste nerveux, il s'en empare. Près de Pierre, un gémissement. Il saisit la main de Madame Andermatt: elle était glacée.

Doutaz dit au banquier que la chose est entendue, qu'il ne veut pas de remerciements, que c'est le hasard qui a fait qu'il puisse l'aider.

Monsieur Andermatt se retire... il emportait les lettres de sa femme à Louis Lacombe...

J: À merveille, tout s'arrange pour le mieux !

Nous n'avons plus qu'à boucler notre affaire, camarade.

Tu as les papiers ?

A: Les voilà tous...

...

Jean Doutaz les compulse, les examine attentivement, et les enfouit dans sa poche...

J: Parfait, tu as tenu parole...

A: Mais...

J: Mais quoi ?

A: Les deux chèques ?, l'argent ?

J: Eh bien !, tu as de l'aplomb, mon bonhomme.

Comment, oses-tu réclamer ?

A: Je réclame ce qui m'est dû...

J: On te doit donc quelque chose pour des papiers que tu as volés ?

...

L'homme paraissait hors de lui, rouge de colère...

A: L'argent... les vingt-mille...

J: Impossible... j'en ai besoin...

A: L'argent !

J: Allons, sois raisonnable, et laisse donc tranquille ton petit couteau en forme de poignard !

...

Jean lui saisit le bras si brutalement que l'autre hurle de douleur, et il ajoute...

J: Va-t'en, l'air te fera du bien. Veux-tu que je te reconduise, peut-être ? Nous nous en irons par le terrain vague, et je te montrerai un tas de cailloux sous lequel...

A: Ce n'est pas vrai !, ce n'est pas vrai !

...

J: Mais oui, c'est vrai. Cette petite plaque de fer aux 7 points rouges vient de là-bas. Elle ne quittait jamais Louis Lacombe, tu te rappelles ? Ton frère et toi vous l'avez enterrée avec le cadavre... et avec d'autres choses qui intéresseront énormément la justice !

...

Varin s'est couvert le visage de ses poings rageurs. Puis il demande...

A: Soit... je suis roulé. N'en parlons plus. Un mot cependant... je voudrais savoir... dans ce coffre, dans le plus grand, y avait-il une cassette ?

J: Oui...

A: Quand vous êtes venu ici en juin, elle y était ?

J: Oui...

A: Que contenait-elle ?

J: Tout ce que vous y avez enfermé, une assez jolie collection de bijoux, diamants et perles, raccrochés de droite et de gauche par lesdits frères...

A: Et vous l'avez prise ?

J: Dame ! Mets-toi à ma place !

A: Alors... c'est en constatant la disparition de la cassette que mon frère s'est tué ?

J: Probable. La disparition de votre correspondance avec le major n'a pas suffi, mais la disparition de la cassette... Est-ce tout ce que tu veux savoir ?

A: Ceci encore: votre nom ?

J: Tu demandes cela, comme si tu avais des idées de revanche...

A: Parbleu ! La chance tourne. Aujourd'hui, vous êtes le plus fort... mais demain...

J: Ce sera toi ?

A: J'y compte bien !

...

J: Toi, plus fort que Stéphane Dafflon ?

A: Ah... Stéphane Dafflon !?

...

L'homme chancela, assommé comme par un coup de massue. On aurait dit que ces deux mots lui enlevaient toute espérance. Doutaz se mit à rire...

J: Ah !, t'imaginais-tu qu'un Monsieur Durant ou Dupont aurait pu monter toute cette belle affaire ? Allons donc, il fallait au moins un Stéphane Dafflon ! Et maintenant que tu es renseigné, mon petit, va préparer ta revanche, Stéphane Dafflon t'attend !

...

Jean le pousse dehors, sans un mot de plus.

Pierre écarte le rideau de velours et s'écrie...

P: Doutaz, Doutaz !

J: Quoi ? Qu'y a-t-il ?

P: Madame Andermatt est souffrante...

...

Jean s'empresse, lui fait respirer des sels, et tout en la soignant, elle interroge...

S: Eh bien !, que s'est-il donc passé ?

P: Les lettres, les lettres de Louis Lacombe que vous avez données à son mari !

J: Elle a cru que j'avais fait cela... mais oui, après tout, elle pouvait le croire. Imbécile que je suis !

...

Madame Andermatt, ranimée, écoutait avidement. Il a sorti de son portefeuille un petit paquet en tous points semblable à celui qu'avait emporté Monsieur Andermatt...

J: Voici vos lettres, Madame, les vraies...

S: Mais... les autres ?

J: Les autres sont les mêmes que celles-ci, mais recopiées par moi, cette nuit, et soigneusement arrangées. Votre mari sera d'autant plus heureux de les lire qu'il ne se doutera pas de la substitution, puisque tout a paru sous ses yeux...

S: Mais, l'écriture...

J: Il n'y a pas d'écriture qu'on ne puisse imiter...

...

Elle le remercie avec les mêmes paroles de gratitude qu'elle a adressées à un homme de son monde.

Pierre voit bien qu'elle n'avait pas dû entendre les dernières phrases échangées entre Alfred Varin et... Stéphane Dafflon.

Pierre le regardait non sans embarras, ne sachant trop que dire à cet ami qui se révélait à lui sous un jour si imprévu.

Son camarade de cercle n'était autre que Stéphane Dafflon !

Il n'en revenait pas, mais lui, très à l'aise...

S: Tu peux faire tes adieux à Jean Doutaz...

P: Ah, bon !?

S: Oui, Jean Doutaz part en voyage. Je l'envoie au Maroc.

Il est fort possible qu'il y trouve une fin digne de lui, et c'est bien son intention...

P: Hum, mais Stéphane Dafflon reste ?

S: Oh !, plus que jamais, Stéphane Dafflon n'est encore qu'au début de sa carrière, et il compte bien...

...

Un mouvement de curiosité irrésistible entraîne Pierre à quelque distance de Madame Andernatt...

P: Tu as donc fini par découvrir la seconde cachette, où se trouvait le paquet de lettres ?

S: J'ai eu assez de mal ! C'est hier seulement, l'après-midi, pendant que tu étais couché.

Et pourtant, les choses les plus simples sont celles auxquelles on pense en dernier !

...

Et lui montrant le 7 de coeur...

S: J'avais bien deviné que pour ouvrir le grand coffre, il fallait appuyer cette carte contre le glaive du bonhomme en mosaïque...

P: Comment as-tu deviné cela ?

S: Aisément, en venant ici, en juin au soir...

P: Après m'avoir quitté...

S: Oui, et après t'avoir mis en état de sorcellerie...

P: Crapaud !, mais le raisonnement était juste...

...

S: Observe le bonhomme en mosaïque...

P: Ouh là, ce vieil empereur ?

S: Ce vieil empereur est la représentation exacte  
du roi de coeur de tous les jeux de cartes,  
Charlemagne...

P: Tiens, mais c'est vrai, en effet...

S: Comprends-tu ?

P: Pas bien... pourquoi le 7 de coeur ouvre-t-il tantôt  
le grand coffre, tantôt le petit ? Et pourquoi  
n'as-tu ouvert que le grand coffre ?

S: Pourquoi ?, mais parce que je m'obstinais toujours  
à placer ce 7 de coeur dans le même sens.  
Hier seulement, je me suis aperçu qu'en le retournant,  
c'est-à-dire en mettant le septième point, celui du milieu,  
en l'air au lieu de le mettre en bas, la disposition  
des sept points changeait...

P: Parbleu !, mais c'est bien sûr !

S: Évidemment, mais encore fallait-il y penser !

P: Autre chose: tu ignorais l'histoire des lettres avant que  
Madame Andermatt...

S: ... N'en parle devant moi ? Oui, je n'avais découvert  
dans le coffre, outre la cassette, que la correspondance  
des deux frères, ce qui m'a mis sur la voie de leur  
trahison...

...

P: Soit dit en passant, c'est par hasard que tu as été amené  
d'abord à reconstituer l'histoire des deux frères,  
puis à rechercher les documents ?

S: Par hasard !

P: Mais dans quel but les as-tu recherchés ?

...

*Doutaz, euh, Stéphane l'interrompt en riant...*

*S: Mon Dieu !, comme cette affaire t'intéresse !*

*P: Elle me passionne, parce que c'est toi !*

*S: Eh bien !, tout à l'heure, quand j'aurai reconduit Madame Anderinatt et fait porter au journal 24 Heures le mot que je vais écrire, je reviendrai et nous entrerons dans le détail...*

*P: Ça me va...*

*...*

*Stéphane s'assit et écrivit une de ces petites notes lapidaires où se divertit la fantaisie du personnage.*

*Qui ne se rappelle du bruit qu'à fait celle-ci ?*

Stéphane Dafflon a résolu le problème que Salvator a posé dernièrement. Maître de tous les documents et plans originaux de l'ingénieur Louis Lacombe, il les a fait parvenir entre les mains du club nautique. À cette occasion, il ouvre une souscription dans le but d'offrir le premier sous-marin construit d'après ces plans. Et il s'inscrit lui-même en tête de cette souscription pour la somme de vingt-mille francs.

*Stéphane lui demande alors de relire le papier...*

*P: Ha !, les vingt-mille francs des chèques de Monsieur Anderinatt ?*

*S: Précisément. Il est équitable que Alfred Varin rachète en partie sa trahison...*

*P: Mouais...*

*S: Bien, comme convenu, je vais ramener Madame Anderinatt...*



P: Bien... et quand se voit-on ?

S: Hum... bientôt... mais vois-tu, si j'envoie Jean Doutaz au Maroc, je me dis que je devrais profiter d'une croisière en mer pour me changer les idées... en Méditerranée, tiens...

P: J'approuve ton choix... je te souhaite de bonnes vacances...

S: Ha !, tu te fiches de moi !... crois-tu que je vais avoir le temps pour des vacances ?, sache que j'en prendrais à ma retraite !

P: Ouh... là, ça va faire dans très longtemps !

S: C'est sûr !, bon, tu m'aides juste un peu ?

...

Et si Pierre avait su que Jean Doutaz, camarade de cercle, et de relation mondaine, n'était autre que Stéphane Dafflon, homme distingué et cambrioleur... qu'en serait-il de leur camaraderie ?

\* \* \*

Chez lui, Vincent avait pu suivre les articles parus avec la signature de Stéphane Dafflon. De là, à faire le lien avec Raoul Petit aussi simplement que le ferait Maximine... non, quand même pas... même avec la lettre parue où il annonce avoir résolu le problème de l'auteur des premiers articles sur le sujet. C'était en tout cas une drôle de manière de faire.

Quant à faire une souscription, lui aussi, il pouvait certes faire un geste en faveur des technologies, car il en utilise et il sait combien elles coûtent à mettre en oeuvre. Il a repris son ordinateur pour fouiller un peu et de là à trouver quoi que ce soit sur le sous-marin, il fallait plonger dans les méandres des résultats de ses recherches. Très vite, il est perdu, et il se demande même si tout cela avait un sens. Comment en douter ?

Il a ensuite pris son téléphone pour composer un numéro secret...

...: Oui ?

V: Sous le soleil d'été, tombe la neige...

...: La neige va fondre tout l'été...

V: J'irais faire du ski sur le lac...

...: Vincent ?

V: Raoul ?

R: Oui, cher ami...

V: Comment allez-vous ?

R: Le bonjour...

V: Bonjour, Raoul...

R: On peut parler ?

V: Rien à craindre...

R: Que se passe-t-il ?

...

V: Avez-vous lu cette histoire de sous-marin dans les journaux ?

R: Ah oui... quel baltringue, ce Salvator...

V: Ça vous va bien de dire ça !

R: Oh, c'est juste pour dire...

V: Donc... le projet va pouvoir avancer pour de bon, maintenant !

R: Oui, j'ai même appris qu'un Franco-suisse s'est présenté pour aider, et il veut déjà être le pilote...

V: Amusant...

R: C'est un gars qui a eu une casse sur un projet. Il mérite qu'on l'aide...

V: Ça leur fera un souci de moins...

R: Oui, c'est vrai...

V: Quel est son nom ?

R: Euh, son nom est... Didier Didonc !

V: Didonc !?

R: Eh oui !

V: C'est sûr, l'aide va dans les deux sens, aussi, je vais faire un don pour le projet et à Monsieur Didonc...

R: Génial !, et Didier sera content... je pensais moi aussi participer...

V: Je peux bien faire un petit effort...

R: C'est une belle intention... Et vous, cher ami, ça va-t-il ?

V: Oui, ma boîte à mystère se remplit...

R: Qu'est-ce que c'est que ça ?

V: Un de ces jours, je vous en ferai cadeau...

R: J'aime les cadeaux, mais à Noël...

V: Va pour Noël...

...

R: Bon, navré, mais j'ai à faire !

V: Bien... que projetez-vous ?

R: Carnélia veut une balade en mer...

V: Hum... quelle chance elle a...

R: Je vais pouvoir me reposer un peu...

V: Vous, vous reposer ?

R: Oh... juste un peu...

V: Eh bien, bon voyage, et passez-lui le bonjour...

R: Merci, à plus !

...

Eh oui, depuis la dernière affaire, Vincent avait gardé quelques relations particulières avec le grand Raoul !

## Chapitre 4 : la croisière s'amuse...

Voilà Raoul dans un étrange voyage. C'est donc avec Camélia et Dominic qu'il est parti. Sans chercher à la dépense, le but était le dépaysement. Le choix s'est donc porté sur une croisière en mer. Naviguer en mer était une première pour tous. Les premiers jours ont passé sereinement. Les découvertes étaient au rendez-vous.

Après quelques jours, le paysage de la mer devenait quelque peu déroutant, heureusement, il y avait de l'activité à bord. Les heures étaient moins longues, et toutefois, cela a duré un certain temps. Raoul avait des vues sur les autres voyageurs et les voyageuses, mais ce n'était pas tant les personnes qui l'intéressaient.

Son regard était plus porté sur les bijoux que ces dames portaient en soirée dès le repas et encore plus tard après le repas, soit au bal ou alors, simplement dans les divers et nombreux salons de détente où l'on prenait le thé dans la journée et un petit alcool en soirée.

Le petit alcool, c'était bien sûr pour espérer passer une bonne nuit, à l'abri des remous. Il faut bien admettre que malgré tout, un navire de croisière ne vogue pas comme un canoé ou une barque. Les conséquences sont moins graves, et quand on a le mal de mer, cela ne change pas grand-chose. Le Provence est un paquebot de classe moyenne. Il est confortable, moderne, et commandé par le plus bienveillant et accueillant des hommes.

*Le capitaine Guy Demonami avait une bonne réputation depuis Marseille à Gibraltar. Comme bien souvent, pour de telles croisières, il faut réserver, et la conséquence est que parfois, on y refuse des gens. La croisière avait cependant si bien commencé. Oh, mais on ne peut pas vraiment dire qu'il y a eu de catastrophe à bord. L'avantage, au moins, c'est que le niveau intellectuel était un peu plus élevé que la moyenne.*

Excusez-moi de plaisanter de la sorte, ne voulant pas vous mettre dans une catégorie de gens qui présente peu d'intérêt. Chacun est comme il est.

*En fait, l'avantage, disais-je, c'est que des relations se formaient plus facilement, et des divertissements s'organisaient. Tous les passagers avaient l'impression exquise d'être séparés du monde, réduits à eux-mêmes comme sur une île inconnue, obligés par conséquent, de se rapprocher les uns des autres. Donc, les gens se rapprochaient... N'avez-vous jamais songé à ce qu'il y a d'original et d'imprévu dans ce groupement de gens qui, la veille encore, ne se connaissaient pas et qui vont vivre durant quelques jours entre le ciel infini et la mer immense ?*

*Ensemble, ils vont défier les colères de la mer, l'assaut terrifiant des vagues et le calme sournois de l'eau endormie. Tout dépend des jours, cela va de soi. C'est au moins une expérience. Voilà pourquoi on goûte fiévreusement avec une volupté d'autant plus intense ce court voyage dont on aperçoit la fin du moment même où il commence.*

*Heureusement ou malheureusement, même une fois en mer, coupé du monde terrestre, on ne l'est pas totalement.*

Il y a la radio et pour les plus chanceux: le téléphone. Ce qui est sûr, c'est que l'on est bien loin de la campagne ou de la ville, et donc de la vie habituelle.

Il faut réapprendre à vivre et trouver de quoi se passer le temps. De là, à dire que l'on se sent suivi, c'est beaucoup dire, mais si on peut appeler au secours, on peut aussi recevoir des messages, et ça, c'est plus ennuyeux quand il s'agit du président-directeur général des eaux de Evian qui demande à ce que son directeur financier rentre au plus tôt, par exemple.

Dans ce cas, l'homme est emprunté et tourmenté, mais les autres passagers sont alors d'autant plus enclins à en rigoler. C'est sûr que cela n'arrive pas à n'importe qui, ce genre de plaisanterie, car dans les circonstances, il n'y avait pas d'autre solution que d'attendre le retour en France.

Raoul et Carnélia ont reçu des félicitations de Georges Perreten, mais aussi de Brigitte, et sans faire mention de leur adresse. C'était une condition impérative de sécurité de Raoul. Après avoir côtoyé Estelle, Raoul essayait de ne jamais trop penser au pire et de vivre l'instant présent et prévoir les mauvaises surprises. Depuis le temps, il l'avait oubliée et rayée de ses souvenirs grâce à de nouvelles péripéties.

Un jour de grain, l'officier de radio reçoit un message, en fait, le début d'un message, car la foudre a décidé que la fin serait perdue. Voilà le contenu reçu:

"À votre bord, première classe, cheveux blonds, 25 ans, moyen grand, blessure avant-bras droit, voyage seul, sous le nom de D..."

Si cela avait été une autre nouvelle quelconque, aucun doute pour que le secret soit gardé par l'officier ainsi que par le commandant... mais il y a des événements qui semblent forcer la discrétion la plus rigoureuse.

Plus tard dans la journée, sans que l'on ait pu dire comment la chose avait été ébruitée, donc, le bruit courait comme quoi le fameux Stéphane Dafflon se cachait parmi les passagers. Comment était-ce possible ?

Le carnet de bord devait pourtant le confirmer.

Il n'y était pas.

Stéphane Dafflon est ce fantaisiste homme distingué qui n'opère que dans les châteaux et les salons, qui une nuit, où il avait pénétré chez un certain Schwinacher, en était parti les mains vides et avait laissé sa carte, ornée de cette formule:

" Stéphane Dafflon, cambrioleur, reviendra quand les meubles seront authentiques. "

Ce genre de plaisanterie voulait soit dire que les meubles étaient des copies d'anciens, soit que le propriétaire avait alors fort mauvais gout. Stéphane Dafflon, homme distingué aux mille déguisements pouvait être tour à tour: chauffeur, fils de famille, adolescent, vieillard, commis voyageur, médecin, serveur et d'autre !



Que l'on se rende bien compte: Stéphane Dafflon allait et venait sur le paquebot, dans le coin des premières classes où l'on se retrouvait à tout instant, dans une salle à manger, un salon, au bar, ou... sur les terrasses !

Stéphane Dafflon, c'était peut-être ce monsieur... ou celui-là... un voisin de table... un compagnon de cabine. Mademoiselle Nelly Unziker n'a pu s'empêcher de clamer cette intolérance à son compagnon du moment... lui qui était au mieux avec le Commandant, il ne savait rien.

Monsieur Didier Andrey aurait sans doute préféré savoir autre chose sur cette demoiselle, pour lui plaire, mais il n'était pas là pour ça. Si parfois, il était seul, il était pourtant en voyage avec sa femme. Nelly était une de ces magnifiques créatures qui, partout où elles sont, occupent aussitôt la place la plus en vue.

Leur beauté autant que leur fortune éblouit tous ceux qui les voient. Elle habitait à Lausanne, mais elle était là avec son père, le richissime Unziker de Chartres. Une de ses amies, Mademoiselle Irène Jordan, l'accompagnait.

Dès la première heure, Didier avait posé sa candidature de flirt, mais dans l'intimité rapide du voyage, tout de suite, son charme l'avait troublé, et il se sentait un peu trop ému pour une aventure quand ses grands yeux noirs rencontraient les siens. Cependant, elle accueillait ses hommages avec une certaine faveur. Elle daignait rire de ses bons mots et s'intéresser à ses anecdotes. Un seul rival peut-être l'aurait inquiété, un assez beau garçon, élégant, réservé, dont elle paraissait quelquefois préférer l'humeur taciturne à ses façons plus "en dehors" de Lausanne.

Didier faisait justement partie du groupe d'administrateurs qui entourait mademoiselle Nelly, lorsqu'elle l'interrogeait. Ils étaient sur le pont, agréablement installés dans des chaises longues. L'orage de la veille avait éclairci le ciel. L'heure était délicieuse... Nelly restait inquiète. Didier devait la rassurer, et comment mieux le faire en lui proposant un raisonnement simple:

1. Il se fait appeler Monsieur D...
2. Il voyage seul...
3. Il est blond...

...

Didier avait une liste des passagers dans sa poche. Il la prend et la parcourt... Nelly s'étonne. Selon Didier, 13 noms commençant par un D... 9 sont accompagnés de femmes et d'enfants... Restent donc 4 personnages isolés: M. Decorton... que Mademoiselle Nelly connaissait... Monsieur Dornier et Monsieur Diventa qui étaient proches d'eux et qui avaient suivi la discussion.

Monsieur Diventa était Italien, dont la figure apparaissait sous une chevelure du plus beau noir.

Mademoiselle Nelly éclata de rire... il n'avait rien d'un blond... Il ne restait alors que le dernier nom de la liste, Monsieur Delorme... Personne ne dit mot, mais Mademoiselle Nelly interpelle un jeune homme taciturne, dont l'assiduité près d'elle tourmentait...

Tous se tournaient vers lui. Il était blond. Dans un silence gêné, chacun sentait comme un petit choc au fond de lui.

C'était absurde, car rien dans ses allures ne permettait qu'on le suspecte...

B: Pourquoi je ne réponds pas ?, mais parce que, vu mon nom, ma qualité de voyageur isolé et la couleur de mes cheveux, j'ai déjà procédé à une enquête analogue et que je suis arrivé au même résultat.  
Je suis d'avis que l'on m'arrête...

...

Bernard Delorme avait un drôle d'air, en prononçant ces paroles. Ses lèvres minces comme deux traits inflexibles s'amincissaient et pâlissaient encore. Certes, il plaisantait. Pourtant, sa physionomie et son attitude impressionnaient. Naïvement, Mademoiselle Nelly lui demande...

N: Mais vous n'avez pas de blessure !?

B: C'est vrai, la blessure manque...

...

D'un geste nerveux il relève sa manche et découvrait son bras, mais aussitôt, une idée frappait Monsieur Andrey. Ses yeux croisaient ceux de Mademoiselle Nelly: c'était le bras gauche. Et quand il allait en faire nettement la remarque, un incident détournait leur attention.

Mademoiselle Jordan, l'amie de Mademoiselle Nelly, arrivait en courant. Elle était bouleversée.

On s'empressait autour d'elle, et ce n'est qu'après bien des efforts qu'elle a réussi à balbutier... qu'on lui avait pris tous ses bijoux et perles. En fait, non, comme on l'apprenait par la suite; chose bien plus curieuse: on avait choisi !

De l'étoile en diamants, du pendentif en cabochons de rubis, des colliers et des bracelets brisés, on avait enlevé, non pas les pierres les plus grosses, mais les plus fines, les plus précieuses, celles, aurait-on dit, qui avaient le plus de valeur en tenant le moins de place. Les montures gisaient là, sur la table.

Irène les présentait dépouillées de leurs bijoux comme des fleurs dont on aurait arraché les beaux pétales étincelants et colorés. Pour exécuter ce travail, il avait fallu opérer pendant l'heure où Irène prenait le thé.

En plein jour, dans un couloir fréquenté, il fallait fracturer la porte de la cabine, trouver un petit sac dissimulé au fond d'un carton à chapeau, l'ouvrir et choisir !

Il n'y a eu qu'un cri parmi ceux de la première classe.

Il n'y a eu qu'une seule opinion parmi tous les passagers: c'était l'oeuvre de Stéphane Dafflon.

C'était bien sa manière compliquée, mystérieuse, inconcevable d'opérer... et logique cependant, car s'il était difficile de recéler la masse encombrante que forme l'ensemble des bijoux, combien de fois était moindre l'embarras avec de petites choses indépendantes: perles, émeraudes et saphirs !

Au dîner, 2 places restaient vides à droite et à gauche de Delorme. Le soir, on apprenait qu'il avait été convoqué par le commandant. Comme personne ne mettait en doute son arrestation, c'était un véritable soulagement.

On respirait enfin, et on jouait aux petits jeux.

On dansait aussi.

Nelly montrait une gaieté étourdissante envers Didier qui faisait voir que si les hommages de Delorme avaient pu lui agréer au début, elle ne s'en souvenait guère.

Sa grâce achevait de le conquérir. Vers minuit, à la clarté sereine de la lune, Didier lui affirmait son dévouement avec une émotion qui ne paraissait pas lui déplaire.

...

Le lendemain, à la stupeur générale, on apprend que les charges relevées contre monsieur Delorme n'étant pas suffisantes, il était libre. Fils d'un négociant considérable de Bordeaux, il avait exhibé des papiers parfaitement en règle. En outre, ses bras n'offraient pas la moindre trace de blessure. Les ennemis de Delorme s'écriaient comme quoi autant des papiers ou des actes de naissance, Stéphane Dafflon leur en fournirait des masses... et quant à la blessure, c'est qu'il n'en a pas ou qu'il en a effacé les traces.

On leur objectait qu'à l'heure du vol, Delorme se promenait sur le pont, et c'était démontré. À quoi, ils ripostaient en disant que Stéphane Dafflon n'avait même pas à assister à ses vols. Et puis, en dehors de toute considération étrangère, il y avait un point sur lequel les plus sceptiques ne pouvaient épiloguer.

Qui, sauf Delorme, voyageait seul, était blond, et portait un nom commençant par D ?

Qui donc le télégramme désignait-il, si ce n'était Delorme ? Et si le D était un prénom ?

Quand Delorme, quelques minutes avant le déjeuner, se dirigeait audacieusement vers le groupe, Nelly et Irène se levaient et s'éloignaient. C'était bel et bien de la peur.

Une heure plus tard, une circulaire manuscrite passait de main en main parmi les employés du bord, les matelots, les voyageurs de toutes classes:

Monsieur Bernard Delorme promet une somme de 10'000 euros à qui démasque Stéphane Dafflon, ou trouve le possesseur des pierres dénobées.

Voilà qui est prometteur...

La missive a circulé durant deux jours. On voyait Delorme errer de droite et de gauche, se mêler au personnel, interroger, fureter. On apercevait même son ombre pendant la nuit, puisqu'il rôdait.

De son côté, le commandant déploya une énergie active. Du haut en bas, en tous les coins, le Provence a été fouillé. On perquisitionnait dans toutes les cabines, sans exception, sous le prétexte fort juste que les objets étaient cachés dans n'importe quel endroit, sauf dans la cabine du coupable. C'était très logique...

Didier aimait bien photographier ces dames, et surtout Mademoiselle Nelly. Il lui montrait son appareil qui était un réflex Minipix de 256 Mo (mégaoctets) avec lequel il ne se lassait pas de la photographier dans les attitudes les plus diverses. Non, il ne s'en lassait jamais.

Les investigations ne donnaient aucun résultat, ou du moins, celui qu'elles donnaient ne correspondait pas à l'effort général, car même la montre du commandant lui a été volée. Furieux, Didier redoubla d'ardeur et surveillait de plus près encore Delorme avec qui il avait eu plusieurs entrevues.

...

Le lendemain, ironie charmante, on retrouvait la montre parmi les habits du commandant en second. Tout cela avait un air de prodige, et dénotait bien la manière humoristique de Stéphane Dafflon, cambrioleur. Il travaillait par goût et par vocation, mais aussi par amusement. Il donnait l'impression du monsieur qui se divertit à la pièce qu'il fait jouer, et qui, en coulisse, rit à gorge déployée de ses traits d'esprit, et des situations qu'il imagine.

Décidément, c'était un artiste en son genre, et quand Didier observait Delorme, sombre et opiniâtre, et qu'il songeait au double rôle que tenait sans doute ce curieux personnage, il ne pouvait en parler sans une certaine admiration. Lors de l'avant-dernière nuit, l'officier de quart a entendu des gémissements à l'endroit le plus obscur du pont.

Il s'approche. C'était un homme étendu, la tête enveloppée dans une écharpe grise très épaisse, les poignets ficelés à l'aide d'une fine cordelette. Cet homme, c'était... Delorme.

On le délivre de ses liens, et des soins lui sont prodigués. Il avait été assailli au cours de l'une de ses expéditions, terrassé et dépouillé. Une carte de visite fixée par une épingle à son vêtement portait ces mots :

*Stéphane Dafflon accepte avec reconnaissance  
les 10'000 euros de M. Delorme.*

En réalité, le portefeuille dérobé contenait 20 billets de mille. Naturellement, on accusait le malheureux d'avoir simulé cette attaque contre lui-même. Mais, outre qu'il lui est impossible de se lier de cette façon, il fallait établir que l'écriture de la carte différait absolument de l'écriture de Delorme, et ressemblait au contraire, à s'y méprendre, à celle de Stéphane Dafflon qui a été retrouvée sur un ancien journal trouvé à bord.

Ainsi donc, Delorme n'était plus Stéphane Dafflon.  
Delorme était Delorme, fils d'un négociant de Bordeaux !

La présence de Stéphane Dafflon s'affirmait une fois de plus, et par quel acte redoutable ! C'était la terreur. On n'osait plus rester seul dans sa cabine, et pas davantage s'aventurer seul aux endroits trop écartés. Prudemment, on se groupait entre gens surs les uns des autres. Et encore, une méfiance instinctive divisait les plus intimes. C'est que la menace ne provenait pas d'un individu isolé, et par là même moins dangereux.

Stéphane Dafflon était maintenant... tout le monde.  
L'imagination de chacun surexcitée lui attribuait un pouvoir miraculeux et illimité.



On le supposait capable de prendre les déguisements les plus inattendus, d'être tour à tour Monsieur Dornier ou Monsieur Decorton, ou même, car on ne s'arrêtait plus à l'initiale accusatrice, ou même telle ou telle personne connue de tous, ayant femme, enfants, domestiques. Les nouvelles de la radio n'apportaient rien de plus. Du moins, le commandant n'en faisait pas part, et un tel silence n'était pas pour rassurer les gens de la croisière.

Le dernier jour parut interminable. On vivait dans l'attente anxieuse d'un malheur. Cette fois, ce ne serait plus un vol, ce ne serait plus une simple agression, ce serait le crime, le meurtre. On n'admettait pas que Stéphane Dafflon s'en tienne à ces deux larcins insignifiants. Maître du navire, les autorités réduites à l'impuissance, il n'avait qu'à vouloir, et tout lui était permis, il disposait des biens et des existences. Heures délicieuses pour Didier, car elles lui valurent la confiance de Mademoiselle Nelly.

Impressionnée par tant d'évènements, de nature déjà inquiète, elle cherchait spontanément une protection, une sécurité qu'il était heureux de lui offrir. Au fond, il bénissait Stéphane Dafflon. Ses yeux souriants lui autorisaient à les faire. La douceur de sa voix lui disait d'espérer, et jusqu'au dernier moment, ils restaient proches, accoudés au bastingage. Le navire revenait maintenant vers les côtes françaises...

N: Dites-moi, Monsieur Andrey...

D: Oui...

N: Pourquoi votre dame est-elle si peu avec vous ?

...

D: Oh, trouvez-vous déplacé que je la laisse avec notre domestique ? Voyez-vous, nous sommes ensemble tous les jours du matin au soir... Cette croisière, c'était un peu pour qu'elle puisse se reposer de ma présence... Prendre du temps pour elle...

N: Ma foi, votre raison est honorable et quelque peu inhabituelle...

D: Rassurez-vous... nous sommes très amoureux...

N: Et elle vous laisse fleureter ?

D: Oui, c'est un défaut qu'elle me concède...  
Cela vous choque-t-il ?

N: Hum... si peu, puisque je suis là...

D: C'est vrai...

...

Les dernières heures devenaient pesantes.

Enfin, le port de Marseille était là. Il y a fort à parier que tous les passagers étaient heureux de pouvoir quitter le navire avec tous leurs biens. Seules les personnes détroussées allaient devoir patienter pour régler les affaires.

Didier a retrouvé sa femme et son domestique, mais Nelly et Irène n'étaient jamais loin...

D: Comme vous êtes pâle, Mademoiselle Nelly, vous me paraissez toute défaillante...

N: Et vous !, ah !, vous êtes si changé !

D: Songez donc !, cette minute est passionnante, et je suis heureux de la vivre auprès de vous, Mademoiselle Nelly. Il me semble que votre souvenir s'attardera quelquefois...

N: Mais vos bagages ?

D: Oui, je sais, je suis bien chargé !

N: Et votre domestique ?

D: Il est avec une femme pour récupérer la voiture...

N: Ah, bin oui...

D: Vous devriez songer à en engager un...

N: C'est vous qu'il me faudrait...

D: Désolé, je suis déjà bien engagé...

N: C'est fort dommage...

D: Je peux vous fournir des adresses, si toutefois...

N: Vous feriez ça ?

D: Pour vous, oui...

...

La passerelle descendait, mais avant de pouvoir quitter le navire, des gens montaient à bord, des douaniers, et même des hommes en uniforme.

C'était somme toute prévisible, mais il y avait en chacun des passagers un espoir de partir au plus vite.

Mademoiselle Nelly fait une réflexion...

N: Eh bien, on s'apercevrait que Stéphane Dafflon s'est échappé pendant la traversée que je n'en serais pas surprise...

D: Il a peut-être préféré la mort au déshonneur, et il a plongé en mer...

N: Ne riez pas... ce n'est pas possible !?

D: Si...

N: Ah !, si je pouvais assister à l'arrestation !

D: C'est cela...

N: Eh bien ?

D: Patientons... Stéphane Dafflon a certainement déjà remarqué la présence des forces de l'ordre.

Il préférera sortir parmi les derniers, quand l'oeil du policier sera fatigué de voir défiler les têtes...

...

Le contrôle mis en place, le débarquement commence.  
De toute évidence, ils cherchaient Monsieur D...

Decorton, Dornier, Diventa défilèrent, d'autres,  
et beaucoup d'autres... et l'on aperçut Delorine qui  
s'approchait. Pauvre Delorine !

Il ne paraissait pas remis de ses mésaventures...

N: C'est peut-être tout de même lui...

Qu'en pensez-vous ?

D: Prenez donc mon appareil, je risque de le perdre... je suis  
si chargé avec les bagages de ma femme... où est-elle ?

N: Elle a déjà passé le contrôle !

D: Ah, merveilleux !, je suis rassuré...

...

Delorine se présente... L'officier se penche et celui-ci hausse  
les épaules. Delorine passe...

N: Mais alors, mon Dieu, qui est Stéphane Dafflon ?

Où, qui est-ce ?

D: Allez savoir...

...

Il n'y avait plus qu'une vingtaine de personnes.

Nelly les observait tour à tour avec la crainte confuse  
qu'il ne soit pas, Delorine, au nombre de ces vingt personnes.

Didier lui dit...

D: Nous ne pouvons attendre plus longtemps...

N: Pardon, allons-y...

...

Elle s'avancait. Didier la suivait, mais ils n'ont pas fait dix pas qu'on leur barre le passage...

D: Eh bien, quoi ?

...: Un instant, Monsieur, qui vous presse ?

D: Ma femme est déjà passée, et là, j'accompagne Mademoiselle Nelly...

...: Oui, eh bien, un instant...

...

...: Stéphane Dafflon, n'est-ce pas ?

...

Didier se mit à rire...

D: Non, Didier Andrey, tout simplement...

...: Didier Andrey est mort il y a 3 ans...

D: Ce n'était pas moi, sans quoi, je ne serais plus de ce monde, et ce n'est pas le cas.  
Tenez, voici mes papiers...

...: Ha !

...

Didier hésitait une seconde.

D'un coup sec, l'agent le frappe sur l'avant-bras droit.

Didier a poussé un gémissement et il a lâché les valises. L'une d'elles se déverrouille et tout son contenu s'étale sur le sol. Didier se tournait vers Mademoiselle Nelly qui écoutait, livide, chancelante.

Son regard rencontrait celui de Didier, puis s'abaissait sur l'appareil photo qu'il lui avait remis. Elle fit un geste brusque, et Didier a eu l'impression, voire la certitude qu'elle avait alors tout à coup tout compris.

Oui, c'était dans l'appareil factice que Didier avait eu la précaution de cacher les 20'000 euros de Delorme, les perles et les diamants de Mademoiselle Jordan. L'appareil était plein et il faisait son poids ordinaire ou presque pour un réflex moderne.

Ah !, que ce moment a été solennel, alors que les agents entouraient Didier !

Tout lui était indifférent, son arrestation, l'hostilité des gens, tout, hormis ceci: la résolution qu'allait prendre Mademoiselle Nelly au sujet de ce que Didier lui avait confié.

Que l'on ait contre lui cette preuve matérielle et décisive, il ne songeait même pas à le redouter, mais cette preuve, Mademoiselle Nelly se déciderait-elle à la fournir ?

Serait-il trahi par elle ?, perdu par elle ?

Agirait-elle en ennemie qui ne pardonne pas, ou bien en femme qui se souvient et dont le mépris s'adoucît d'un peu d'indulgence, d'un peu de sympathie involontaire ?

Elle passait devant lui. Didier la saluait très bas, sans un mot.

Mêlée aux autres voyageurs, elle se dirigeait vers la passerelle, l'appareil photo à la main.

Sans doute, pensait-il, elle n'ose pas, en public.

C'est dans une heure, dans un instant, qu'elle le donnerait... mais arrivée au milieu de la passerelle, par un mouvement de maladresse simulée, elle le laissa tomber dans l'eau, entre le mur du quai et le flanc du navire.

Puis, elle s'éloignait. Sa jolie silhouette se perdait dans la foule et disparaît. C'était fini à jamais.

Didier restait immobile, triste à la fois et pénétré d'un doux attendrissement, puis il soupirait, au grand étonnement des agents qui fouillaient toutes les valises et ne trouvaient rien.

Monsieur D., Didier Andrey, n'avait pas les objets recherchés, pas plus que tous les autres passagers.

...

Ainsi, la croisière était finie, et le retour en Suisse de Raoul s'est fait en compagnie de Camélia et Dominic qui avait passé de belles vacances avec Camélia.

Le fait que Raoul soit resté un peu écarté de Camélia ne la dérangeait pas.

De retour à Échallens, ils ont repris leur vie ordinaire avec une pensée pour tous les passagers qui ont perdu leurs biens et qui ne les retrouveront sans doute jamais...

D: Alors, on a fait tout ça pour rien...

R: Oui, mais c'est d'autant plus fâcheux pour eux...  
c'est de leur faute, aussi...

D: Pourquoi ?

...

R: A-t-on idée de prendre ses richesses en voyage ?

D: C'est vrai, ça... et c'est aussi dommage pour  
les photos que tu as prises...

R: Bien... pensons à autre chose, veux-tu ?

...

D: As-tu flairé quelque chose en lisant les journaux ?

R: Qui sait... c'est bien possible...

...

D: Sais-tu quoi ? Je ne regrette pas mon choix...

R: Moi pas encore, tu te débrouilles très bien...

D: Merci...

R: Veux-tu que je te dise ?

D: Oui...

R: Les chevaux t'attendent...

C: Veux-tu déjà faire une balade ?

R: Demain !

C: Merci, mon chat...

D: Comme c'est joliment dit...

R: Dominic, les chevaux !

C: Ce n'est pas si pressé !... Demain...

D: Mouais...

...

R: D'accord... faisons une partie de bridge...

D: Un bridge à trois ?

R: Parbleu !, au moins, je suis sûr de gagner !

...

D: Merci bien, Raoul... je vois que tu t'amuses toujours  
autant avec moi...

...

R: Allons, ne prend pas la mouche pour si peu...

C: Eh bien, où vas-tu ?

D: Je retourne voir les chevaux !

R: Ça peut attendre !

D: Il paraît que non... et puis, je dois bien reprendre  
mon travail, non ?

C: Il a raison...

D: Eh bien, ma chère... à quoi veux-tu jouer ?

C: Attends que je réfléchisse... Eh !?

...



*Raoul devait bien se remettre de son voyage en mer...*

*On peut penser, sans se tromper, que l'affaire suivante sera plus rentable.*

*... à suivre dans le prochain épisode...*

